MISSIONS DE MACKENSIE.

Les dernières pages tracées par Mgr TACHÉ dans les *Vingt années de Missions* nous ont montré Mgr FARAUD, évêque d'Anemour, au moment où Sa Grandeur allait prendre possession de son Vicariat. Les hauteurs du grand Portage la Loche forment la limite entre le Diocèse de Saint-Boniface et le Vicariat apostolique d'Athabaskaw et de Mackensie. Mgr FARAUD y arriva le 1er août 1865. Nous avons sous les yeux une relation de son long voyage, et nous désirerions en extraire les principaux incidents. Mais les circonstances qui accompagnent les pas de nos Pères à travers les immenses espaces qu'ils ont à parcourir nous sont connues, et nous redoutons de tomber dans des redites : longues heures passées en canot, nombreux et fatigants portages, nuits sans sommeil sous la tente, au bord des lacs ou des rivières ; tempêtes soulevées sur les grandes mers intérieures, séjours prolongés en des lieux inhospitaliers, poursuite des maringouins, périls effrayants quand le vent renverse la tente nocturne, lorsqu'il faut traverser les rapides, Monseigneur a éprouvé de nouveau toutes ces péripéties depuis son départ de la Rivière-Rouge, le 13 juin. Des événements plus douloureux se sont ajoutés à ceux qui forment la trame ordinaire d'un voyage dans le Nord. Au Grand-Rapide, un des rameurs se blessa au point de mettre sa vie en danger... plus loin, un autre rameur a disparu, et il a été impossible

d'en retrouver la trace. Dieu seul sait ce qu'il est devenu ; plusieurs fois, Monseigneur lui-même se trouva en danger de perdre la vie.

Tout n'est pas, cependant, sans quelques consolations. De temps en temps, sur sa route, Monseigneur a rencontré des sauvages auxquels il a pu distribuer la parole de Dieu et la grâce des sacrements. A mesure qu'il avançait, il constatait, avec une douleur bien vive, l'état maladif de ces malheureuses tribus . la scarlatine faisait de grands ravages dans leurs rangs. Aux secours spirituels Monseigneur unissait les secours corporels, et le Seigneur a béni les soins qu'il prodiguait aux malades. C'est surtout au Portage la Loche que le plus triste spectacle s'offrit à sa vue. Presque tous les sauvages assemblés dans ces lieux étaient atteints de la maladie. Monseigneur sema à pleines mains les remèdes et les consolations.

Le camp des voyageurs n'était point frappé. Monseigneur y reçut une véritable ovation. La pieuse caravane de nos Missionnaires se composait du Vicaire apostolique, des PP. Génin et Tissier, et des FF. Boisramé, Hand et Mooney. Elle avait été obligée de se scinder ; le Portage en réunissait les membres. Ce fut une fête de famille qui se célébra pendant trois jours par le chant de Messes d'actions de grâces. Monseigneur parla plusieurs fois et employa son temps à entendre les confessions et à régler d'innombrables affaires.

Le 6 août, Monseigneur offrit le sacrifice au milieu du Portage, et, deux heures après, il arrivait au sommet de la hauteur des terres Un spectacle magnifique l'arrêta longtemps : « Plongez vos regards, dit-il, à vos pieds, voyez sur les déclivités de ces hauteurs ces arbres hardis ayant leurs racines à près de deux cent cinquante pieds au-dessous : on dirait qu'ils ont la prétention d'élever leurs cimes orgueilleuses jusqu'à nous. Un peu plus loin, à droite,

contemplez cette belle rivière promenant ses eaux limpides à travers des prairies vertes et fleuries; en face, voyez encore ces mille collines couronnées d'arbres dorés par le soleil, et puis ces détours sans nombre formés par la rivière, centre où les collines semblent se donner la main et disparaître enfin confondues dans le même horizon. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on jouit de cette superbe perspective. » Monseigneur arriva bientôt à l'extrémité nord du Portage, et il y trouva une nouvelle réunion de sauvages et de voyageurs. Il eut encore à exercer le saint ministère. Une vingtaine de protestants anglais et écossais, touchés de la piété qui animait les exercices religieux, demandèrent une instruction. Monseigneur se rendit à leurs désirs, et, deux jours après, un jeune Écossais suppliait Sa Grandeur de le recevoir dans le sein de l'Église catholique.

Le 9 août, à quatre heures du matin, nos voyageurs remontaient sur leurs barques et se laissaient aller à la dérive de la petite rivière Athabaskaw. Le lendemain, Monseigneur rencontrait au Portage *la Bonne* plusieurs familles de sauvages qui étaient venus à sa rencontre. A sa vue, ce fut une explosion de joie et de bonheur : « Je te revois enfin, disaient-ils, mon vieux Père ; merci, merci ! Que la terre me paraissait grande depuis que tu étais parti ! maintenant je mourrai content, parce que j'aurai la consolation de penser qu'un jour en passant tu prieras sur mes restes mortels ! » Et tous de lui raconter les dernières paroles de regret prononcées par leur père ou leur mère en mourant. Monseigneur goûta, auprès de ces fervents chrétiens, de douces heures de consolation. Mais il fallait repartir. Encore quelques jours d'heureuse navigation, et Monseigneur arrive à la Mission de la Nativité ou du lac Athabaskaw. Le R. P. Clut l'y reçoit avec les démonstrations de la plus vive allégresse.

La fête du 15 août se célèbre pieusement ; Monseigneur l'achève sur les barques, qui poursuivent leur course à travers un archipel d'îles gracieuses et verdoyantes, pénètrent dans la rivière des Rochers et s'élancent enfin dans le grand fleuve des Esclaves. Là, Monseigneur salue l'île du Prêtre, ainsi nommée, parce qu'en 1850, traversant pour la première fois ces lieux qui n'avaient jamais vu d'envoyés de N.-S. Jésus-Christ, il offrit dans cette île, sous « une basilique de feuillage, l'adorable victime. » Il aurait bien voulu s'y arrêter de nouveau, mais les barques continuèrent leur marche accélérée.

Plus loin, le patriarche Beaulieu l'entoure avec sa nombreuse famille et le comble des témoignages d'une affection toute filiale. Le temps s'écoule rapidement... Les Missionnaires sont exposés à de nouvelles chances : la pluie tombe et ils passent une nuit des plus désagréables. Mais le lendemain est un beau jour. On arrive à la Mission de Saint-Joseph que desservent les PP. GASCON et EYNARD. Les sauvages étaient nombreux : leur allégresse ne connaît pas de bornes.

Le repos est court. Monseigneur désire visiter tous les postes de son immense Vicariat, et l'approche de l'automne accélère sa marche. Il sort du grand lac des Esclaves, dont on ne connaît ni l'étendue ni la profondeur, et entre dans le fleuve Mackensie, large nappe d'eau coulant tantôt à pleins bords entre des rives affaissées, tantôt traçant sa route à travers des rochers nus et escarpés. Après une nuit passée à la dérive, les Missionnaires arrivent devant une île qui divise les eaux en deux parties égales. Bientôt ils découvrent un établissement naissant : c'est la Mission de la Providence, lieu choisi pour être la résidence du Vicaire apostolique. Nous en connaissons les débuts et les progrès. Monseigneur y embrasse le R. P. GROUARD et le F. RAYNARD, et dès le lendemain,

24 août, il se confie de nouveau aux hasards d'une longue navigation.

Deux jours après, Monseigneur, accompagné du R. P. Grouard, arrivait à la Mission du Saint-Cœur de Marie, fort Simpson, poste central du district. Nous lirons dans le rapport des Missions de Mackensie les heureux résultats de cette visite pastorale.

Le 2 septembre, le Prélat se remettait en marche, et, toujours sur les eaux du fleuve Mackensie, il se dirigeait vers la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Il longea pendant quelque temps les derniers escarpements des montagnes Rocheuses qui portent jusqu'au ciel leurs cimes couvertes de neige. Le bassin du fleuve Mackensie est riche en minéraux et même en pierres précieuses. Il renferme aussi des mines de charbon, dont plusieurs paraissent enflammées. Le jeudi, 7 septembre, on atteignit les Remparts, lieu où le fleuve traverse des rocs escarpés, coupés à pic, élevés de deux cents pieds et formant les deux rives entre lesquelles le fleuve se resserre et condense ses eaux. Mais bientôt les bords s'abaissent et on aperçoit, sur une pointe de terre, une croix de quinze coudées de haut, la charpente d'un clocher, deux maisons modestes et blanchies : c'est la Mission. Les PP. Seguin et Petitot et le F. Kearney, entourés d'un grand nombre de sauvages, accueillent Monseigneur de la manière la plus cordiale.

Bientôt les Missionnaires se dirigent vers la maison, et le Vicaire apostolique s'agenouille, dit-il, « devant une croix noire que la main du temps n'a pas encore effacée. J'aperçois des couronnes fanées et d'autres toutes fraîches que des enfants ont tressées pour leur Père. Une prière ardente s'échappe de mes lèvres, tandis que mon cœur ému se dit : « Ainsi tu passeras ! » C'est le tombeau du R. P. Grollier qui a planté le premier la croix dans

ces lieux déserts, et qui, en mourant, a converti un peuple rebelle à ses enseignements pendant sa vie. Son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage où les sauvages vont prier à leur arrivée et à leur départ. »

Monseigneur resta a Good-Hope jusqu'au 14 septembre. Ce jour-là, il reprit le chemin de la Mission de la Providence. Impossible d'énumérer toutes les épreuves auxquelles il a été exposé pendant ce pénible retour. Les trois sauvages qui l'accompagnaient tombèrent malades; Monseigneur leur donna des soins paternels. Mais, laissé à lui-même et au F. Boisramé, il s'égara et allongea de plusieurs heures son chemin. Il dut se mettre à l'œuvre, porter le bagage, remonter l'esquif et le traîner pendant plusieurs jours, et le soir, pour se reposer, il administrait des médecines aux sauvages, faisait leurs lits, etc. Après cinq jours de fatigues excessives, le F. Boisramé était épuisé, Monseigneur ne pouvait plus se remuer. Heureusement que le temps était beau et que les sauvages, entièrement guéris, reprenaient leurs forces.

Le vendredi 5 octobre, le P. Grouard, inquiet du retard de Monseigneur, vint à sa rencontre, et, quelques heures après, les voyageurs débarquaient au fort Simpson ; vingt-trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de Good-Hope. Enfin, le 13 octobre, à sept heures du soir, Monseigneur rentrait à la Providence, louant le Seigneur de la protection paternelle qu'il avait étendue sur lui pendant cette longue et pénible excursion.

C'est à la Mission de la Providence que s'est accompli, le 3 janvier 1866, un acte qui doit avoir pour les Missions de Mackensie de féconds résultats. Mgr Faraud, lors de sa venue en France, s'était beaucoup préoccupé de la situation que pouvait créer à son Vicariat le retour des infirmités contractées pendant ses dix-huit années de travaux incessants. L'éloignement de ces Missions est si grand, les

communications si difficiles que la prudence lui faisait un devoir d'aviser aux moyens qui mettraient obstacle à une nouvelle absence prolongée de l'Évêque, principal appui des Missionnaires contre la propagande protestante. Tous ces motifs réunis l'engagèrent à demander au Souverain Pontife un auxiliaire. Pie IX accéda à ses désirs et lui fit expédier une bulle qui lui permettait de choisir parmi les membres du Vicariat le Père qu'il jugerait le plus digne de cette haute mission.

A son retour de Rome, Mgr FARAUD, qui avait déjà pris les conseils du Supérieur général, lui fit connaître le résultat de ses démarches, et le nom du candidat fut soumis à l'approbation du chef commun de la famille. Une formalité importante restait à remplir ; la bulle l'avait formulée : il fallait que les membres du Vicariat de Mackensie fussent appelés à donner leur avis. Mgr FARAUD, dans sa course rapide jusqu'aux extrémités de son vaste Vicariat, avait pu consulter tous les Pères et connaître ainsi leur appréciation. Un seul ignorait tout, celui-là même qui était l'objet de ces démarches.

Poussé par le désir de revoir Mgr FARAUD, qui n'avait pu demeurer qu'une heure à Attabaskaw, le R. P. CLUT, le 12 décembre, attelle ses chiens, chausse ses raquettes, et, accompagné d'un seul sauvage malade et presque aveugle, quitte la Mission de la Nativité, sans s'effrayer d'une marche de trente-huit à quarante jours et d'une températurer variant de 35 à 45 degrés centigrades *au-dessous de zéro*. Après douze jours de fatigues, ayant changé deux ou trois fois de conducteur, le P. CLUT arrivait à la Mission de Saint-Joseph et y célébrait les fêtes de Noël avec les PP. GASCON et EYNARD. Le 20 décembre, il se remet en route avec le P. EYNARD et le bon patriarche Beaulieu, et le 31 décembre au soir, la petite caravane était reçue avec la plus vive allégresse sous le toit hospitalier de la Provi-

dence. Les voyageurs étaient littéralement couverts de glace. Le nombre des Oblats présents à la Mission s'élevait à huit; jamais pareille réunion ne s'était vue dans le Nord.

Mgr Faraud profita de cette circonstance vraiment inattendue et aussi solennelle qu'on pouvait la désirer pour faire connaître le nom de son auxiliaire. Tous les Pères et les Frères sont convoqués, et, au milieu de cette assemblée, Mgr Faraud élève la voix et déclare que le R. P. Clut est choisi pour être son auxiliaire, avec le titre d'Évêque d'Arindel *in partibus infidelium,* et lui remet la lettre du Supérieur général. « La lettre expresse de Votre Paternité, dit Mgr Faraud, le désir manifesté par tous les Pères, l'ordre du Souverain Pontife mettaient l'Élu dans l'impossibilité de reculer. Ce pauvre Père était stupéfait; il bégaya quelques paroles que ses larmes étouffèrent, mais enfin il se soumit, assurant ses frères qu'il leur avait été dévoué auparavant et qu'il le serait mille fois plus à l'avenir. Il voulait continuer, mais de nouveaux vivats couvrirent la voix de l'Évêque élu. »

L'époque du sacre de Mgr Clut avait été fixée au mois d'août de cette année ; Mgr Taché et Mgr Grandin devaient y prendre part, mais la convocation du Chapitre général, en appelant ces deux Prélats en France, a peut-être retardé cette grande cérémonie.

Avant de raconter les événements accomplis dans les Missions du Vicariat de Mackensie en 1865, arrêtons-nous quelques instants et étudions un peu la nature de ces immenses contrées. Nous empruntons au R. P. Petitot les renseignements qui vont suivre. Il a bien voulu, sur notre demande, nous les envoyer, et il leur a donné le titre de : *Coup d'œil sur la Nouvelle-Bretagne.*

I. — COUP D'ŒIL SUR LA NOUVELLE-BRETAGNE.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, fort Good-Hope,
20 janvier 1865.

1° *Topographie.* — La Nouvelle-Bretagne est l'extrémité septentrionale de la vaste plaine qui s'étend entre le golfe du Mexique et la mer Glaciale, d'une part ; les montagnes Rocheuses ou Orégons et les Apalaches-Alleghanys, d'autre part ; espace immense que sillonnent une multitude de lacs et de fleuves, et qui est peut-être la plus vaste plaine du globe. Elle s'étend du 49e degré de latitude nord au pôle arctique, et du 55°30' au 141e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich, et comprend : 1° la péninsule du Labrador ; 2° le territoire de la baie d'Hudson, cédé en 1662 à la Compagnie qui en porte le nom, par Charles II, roi d'Angleterre : avec la propriété du sol, la Compagnie de la baie d'Hudson possédait aussi le monopole du commerce et la juridiction civile ; la principale factorerie était York-factory, sur la baie d'Hudson, à l'embouchure du fleuve Nelson, connu jusqu'ici sous le nom de rivière aux Brochets ; 3° le territoire du Nord-Ouest, entre celui de la baie d'Hudson et le territoire russe ; il appartenait à une compagnie canadienne dont le principal siége était à Montréal, au Canada ; le 26 mai 1821, la Compagnie du Nord-Ouest s'unit à celle de la baie d'Hudson, qui eut dès lors le monopole du commerce ; 4° les terres arctiques nouvellement découvertes, situées à l'est du territoire du Nord-Ouest et au nord de celui de la baie d'Hudson.

En 1811, le comité de la Compagnie de la baie d'Hudson accorda à lord Selkirk, seigneur écossais et membre de ce même comité, le territoire d'Assiniboya, situé au sud des lacs Winipeg et Winipigoos, contenant environ 150,000 milles carrés, borné au nord par le parallèle 52°30', et au sud par les hauteurs qui recèlent les sources de la rivière Rouge, dont la plus méridionale est située sous le 45°37' de latitude

nord. C'est cette colonie libre qui prend aussi le nom de Rivière-Rouge.

Éliminant de cette dissertation le Labrador, qui est desservi par nos Pères de Bethsiamits, et les terres arctiques, qu'aucun Missionnaire n'a encore visitées, je resserre les bornes de mon travail aux deux territoires de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest réunis, qui ont une superficie d'environ 386,400 lieues marines, au carré. Cette vaste contrée, séparée naturellement par les hauteurs du Grand-Portage la Loche qui courent de l'est à l'ouest sous le 54°,28′ latitude nord, a été divisée en dix-sept districts, contenant chacun un certain nombre de forts ou postes de traite. Le plus considérable de ces districts, celui du fleuve Mackensie, égale en grandeur quinze autres districts réunis, puisqu'il s'étend du 105ᵉ au 141ᵉ degré de longitude ouest, et du 60ᵉ degré de latitude nord à l'océan Glacial. C'est ce district, joint à ceux d'Athabaskaw, de la rivière la Paix et de Church-Ill, formant le nouveau Vicariat apostolique du fleuve Mackensie, qui a échu en partage à Mgr Faraud, évêque d'Anemour. Toutes les terres situées au sud du Portage la Loche sont encore du ressort de Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface. Ces terres sont arrosées par un grand nombre de rivières, dont les plus considérables sont les deux branches de la rivière Saskatchawan qui sortent des montagnes Rocheuses et se jettent dans le lac Winipeg; la rivière Nelson, qui y prend sa source, pour aller de là payer son tribut à la baie d'Hudson; la rivière Missinnipi ou aux Anglais, qui n'est qu'une série presque continue de lacs.

Les déserts situés au nord du Grand-Portage sont sillonnés de cours d'eau encore plus considérables par le volume de leurs eaux, leur largeur et leur parcours. Je ne citerai que la rivière à la Biche, qui prend sa source au pied du mont Brown et se jette dans le lac Athabaskaw; le fleuve Mackensie, qui prend sa source dans les Montagnes Rocheuses, sous le nom de rivière de la Paix, et, après un grand circuit dans le sud, remonte vers le nord, se jette dans le lac des Esclaves, le traverse pour aller verser dans l'Océan ses eaux

grossies de celles de la rivière aux Liards, de la rivière des Yataottinés et de celles du lac d'Ours. Vaste, profond, impétueux comme les grands fleuves de l'Asie septentrionale, il est obstrué de glaces durant huit mois de l'année. Il arrose une contrée triste, déserte et inhospitalière. A son embouchure, où il forme les îles Richard et aux Baleines, s'attroupent les morses, les cachalots et les phoques. Depuis le lac des Esclaves, sa largeur est de deux à trois milles anglais, c'est-à-dire plus d'une lieue française. Je pourrais citer encore la rivière de Cuivre (Coppermine-Rivier) et la rivière Chloué-tchôr-dessé (Back-River), qui toutes deux versent leur contingent dans l'océan Glacial, après avoir formé quantité de lacs ; mais je ne prétends pas énumérer ici toutes les rivières et tous les lacs qui couvrent nos contrées d'un inextricable réseau. Pour donner une idée de leur nombre et de leur étendue, tout en évitant les détails géographiques toujours si secs et si décolorés, je dirai simplement que l'on peut parcourir la Nouvelle-Bretagne en tous sens, de la Rivière-Rouge à l'océan Glacial, et des monts Orégon à la baie d'Hudson, sans quitter la voie aqueuse. La Providence a pourvu en cela à la facilité des relations entre les nombreuses peuplades disséminées dans ce pays; en effet, les rivières et les lacs sont ici en toute saison les grandes artères de communication et les seules routes praticables ; car, si on excepte les prairies situées à l'ouest du Portage la Loche, et qui ne montent pas au delà de ce point de repère, et les terres découvertes et isolées qui bordent la mer et quelques lacs solitaires (*Barren Grounds*), tout le pays est enseveli sous d'épaisses et interminables forêts, parsemées de *markegs* et d'*ellès* ou marais mouvants, formés par la fonte des neiges et les débordements des cours d'eau.

2° *Climat. Atmosphère.* — Le climat de nos pays est d'une telle rigueur que vous pourriez peut-être taxer mon récit d'exagération, si je n'apportais des preuves à l'appui. Tout le monde sait que le mercure gèle de 39° à 42° 1/3 centigrades. Mais qui n'a entendu dire par son professeur de physique qu'il n'est pas de saison ou de climat assez rigoureux pour offrir une pareille température? Il est vrai que tous les professeurs

ne sont pas des Aragos; mais Arago lui-même n'a-t-il pas prétendu : 1° que le thermomètre placé à deux ou trois mètres du sol et à l'abri de la réverbération ne peut descendre à 46 degrés centigrades; 2° qu'en plein air, il ne descend pas au-dessous de 31 degrés? Eh bien, dans ce pays, il ne se passe pas d'hiver que le mercure ne gèle, même à la latitude d'Athabaskaw.

En 1853, le thermomètre à l'esprit-de-vin atteignait 40 degrés centigrades au-dessous de zéro, dans ce poste; tandis qu'il descendait à 48 degrés centigrades à Good-Hope, dans un lieu abrité contre les vents froids. Au fort Anderson, latitude 68°,45 nord, le thermomètre descend à 55 degrés au-dessous de zéro. Dans les terres arctiques, sir James Ross enregistra 60 degrés centigrades dans l'air; après lui, sir Parry (1819-20) remarqua 54 degrés centigrades pendant cinquante heures consécutives; sir E. Beelcher (1853-54) observa une moyenne de 48°,88 centigrades pour deux cent soixante-quatre heures, et de 58 à 62°,50 centigrades pour quatorze heures. Le thermomètre descendit même dans sa maisonnette de glace à 65°,20 et 66 degrés centigrades.

Il est inutile de dire que la cause de ce froid réputé intolérable, mais pourtant encore supportable, doit être attribuée à l'absence prolongée du soleil sur notre horizon, ou au court séjour qu'il y fait (à Good-Hope, sous le 66°20′ latitude nord, le soleil disparaît le 30 novembre, et demeure sous l'horizon jusqu'au 13 janvier, c'est-à-dire pendant une période de quarante-cinq jours). Il resterait maintenant à déterminer la cause de la prépondérance du froid dans notre hémisphère sur le vôtre, aux mêmes latitudes. Je sais bien que depuis quelques années on explique ce phénomène, comme beaucoup d'autres, par la théorie des ondulations, en supposant que le courant du froid passe par des latitudes beaucoup plus méridionales dans cet hémisphère que dans l'autre; mais en cela on ne fait que constater un fait sans en assigner la cause. Ne pourrait-on pas la trouver dans la sécheresse de ce pays? et n'est-ce pas un fait fondé en physique que l'évaporation ou une certaine disposition à la sécheresse sont un des plus puissants éléments du froid? Aristote avait peut-être

remarqué cela lorsqu'il appelait la sécheresse *cor caloris et frigoris*. Or rien n'est plus évident que la sécheresse de la Nouvelle-Bretagne, comme on pourra le remarquer dans le paragraphe où je touche à la nature du sol ; la terre n'y peut fournir que des émanations très-sèches, et, bien que le pays soit sillonné de lacs et de cours d'eau, sa température n'y est guère modifiée, tant à cause de la limpidité de ses eaux qui roulent sans cesse avec un grand fracas sur un lit de granit ou de gravier, que par suite des vents qui balayent constamment l'atmosphère et règnent en maîtres sur les grandes nappes d'eau.

A d'autres qu'à moi d'assigner les véritables causes de ces curieuses divergences que je me permets de constater seulement. Quoi qu'il en soit, en vertu de la sécheresse de notre atmosphère, le climat de la Nouvelle-Bretagne est très-salubre et donne des forces aux plus petites santés : *sanitas a sicco*. Quel est le coureur, fût-il dératé, qui pourrait supporter dans le climat fortuné de la France une journée de course continue? Et pourtant, rien n'est si commun ici, non-seulement aux indigènes, mais encore aux Canadiens, et même aux Missionnaires de courir pendant plusieurs journées, durant les voyages d'hiver, malgré un froid rigoureux et la raréfaction naturelle de l'air. Cette même sécheresse est également cause qu'il tombe dans la Nouvelle-Bretagne moins de neige que dans les climats plus humides quoique froids, qu'au Canada, par exemple, tandis que la glace y atteint plus d'épaisseur. Ainsi, il n'est pas rare, au Canada, de voir des bancs de neige de dix à douze pieds de hauteur, tandis que jusqu'ici la plus grande épaisseur de neige que j'aie mesurée sur les bords du lac des Esclaves, dans les bois, autour des maisons où la neige se ramasse pourtant en plus grande quantité, est de quatre ou cinq pieds ; sur la surface des lacs, elle n'atteint que rarement trois pieds. Enfin sur les bords de l'océan Glacial il tombe fort peu de neige. En revanche, la glace mesure dans nos pays jusqu'à neuf et dix pieds d'épaisseur, tandis qu'elle n'a guère que quatre pieds en Canada.

Cette rigueur de la température de la Nouvelle-Bretagne

détermine un changement dans la distribution des saisons A la Rivière-Rouge, elles pourraient être ainsi divisées :

Printemps : avril, mai, juin ; — *été :* juillet, août, septembre ; — *automne :* octobre, novembre ; — *hiver :* décembre, janvier, février, mars.

Mais au fort Good-Hope, à douze cents lieues au nord de cette colonie, voici quel serait l'ordre des saisons :

Printemps : mai (neige fondante), juin (débâcle) ; — *été :* juillet ; — *automne :* août (chute des feuilles), septembre (neige) ; — *hiver :* octobre (rivière gelée), novembre, décembre, janvier, février, mars, avril.

La neige commence à tomber sous cette latitude vers les derniers jours de septembre, et les derniers vestiges n'en disparaissent qu'à la mi-juin. Le 15 juin, j'ai encore vu des bancs de neige sur les bords du lac des Esclaves. Quant à la glace, elle part : fin d'avril, à la Rivière-Rouge ; fin de juin, au lac des Esclaves et sur tout le parcours du fleuve Mackensie ; mais il n'est pas rare d'en rencontrer de grands fragments longtemps après, et même elle ne quitte jamais entièrement les grands lacs septentrionaux, mais se retire seulement loin des atterrages. Sur les côtes de la mer Glaciale, il y a des glaces flottantes durant tout l'été qui, entre parenthèse, s'y réduit à quelques jours souvent très-froids.

Aussi le véritable aspect du pays, celui sous lequel il faudrait le peindre, c'est la figure qu'il conserve durant les trois quarts de l'année, c'est-à-dire avec son blanc vêtement de neige. C'est alors que les frimas ont tout recouvert de leur teinte uniforme ; que les sapins grêles plient sous leur fardeau, comme des vieillards appesantis sous le poids des ans ; c'est lorsque la pâle lune ou un jour douteux répandent quelques clartés blafardes sur ce paysage morne, que la nappe blanche de nos lacs immobilisés est labourée et sillonnée par des tourbillons d'un vent glacial, que la Nouvelle-Bretagne apparaît dans toute sa sublime horreur. Oh ! qu'il est triste alors le séjour du désert ! Et cependant, qui le croirait? Dieu, qui a fait à ces contrées un sort si désavantageux en apparence, leur départit alors quelques beautés en ornant les cieux

des splendeurs qu'il a ravies à la terre. Lorsque les brouillards que pompe le soleil retombent en brume sous la forme de petites aiguilles de glace très-déliées, il s'opère un curieux et ravissant phénomène : à travers ce rideau de glaçons formant autant de prismes qui décomposent la lumière du soleil, un immense cercle apparaît d'abord autour de l'astre, puis, sur la conférence de ce cercle lumineux et disposée aux quatre points équipolés, une faible clarté grandit, laquelle prend bientôt la ressemblance du soleil lui-même, en n'émettant toutefois des rayons que dans la direction qui procède du centre qu'occupe le soleil à la circonférence. Quelquefois les quatre spectres solaires s'environnent aussi d'un cercle ; le spectacle est alors magique ; mais ordinairement les deux spectres latéraux se montrent seuls sur une seule ligne horizontale, ou bien ils sont remplacés par deux segments de cercle brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ce phénomène, qui se produit aussi autour de la lune, est la *parhélie*. Témoins d'un fait qu'ils ne peuvent expliquer, les Montagnais disent que le soleil a peur (*Sa-trelguedh*).

Parlerai-je maintenant du phénomène si connu des aurores boréales? C'est pendant les belles nuits d'hiver qu'il se montre avec le plus de magnificence, quoiqu'il ait lieu en toutes saisons. Ces brillants météores, dus, comme on le sait, à l'attraction magnétique du pôle, dont la proximité influe sur l'électricité répandue dans l'air, se produisent presque toutes les nuits et durant la plus grande partie de la nuit. Ils affectent la forme d'un arc lumineux isolé ou de plusieurs zones parallèles qui étendent leur lumière vacillante de l'est à l'ouest, et entourent probablement le pôle d'une radieuse couronne. Les aurores boréales commencent à se montrer dès que tombe le crépuscule, ce qui me porte à croire qu'elles ont lieu aussi pendant le jour, mais que la lumière du soleil empêche de les voir. Leur lumière est si intense, qu'elle égale celle de la lune, et si diaphane, qu'on aperçoit très-distinctement les étoiles au travers.

Leur couleur, qui est ordinairement blanche, passe souvent au violet, au rouge et au jaune, ou bien se décompose en toutes

les nuances du prisme. De cet arc irisé et resplendissant, dont le foyer le plus intense envisage la pointe sud-ouest de la Boothia-Félix, où se trouve le pôle magnétique, et non la presqu'île de Melville comme je l'ai dit à tort dans une de mes précédentes lettres[1], partent alors des jets de flamme phosphorescente qui toutes convergent vers le zénith, et s'y réunissent en y formant comme l'intérieur d'une coupole ou plutôt d'une pyramide de lumière vibrante, qui sautille, danse, court de côté et d'autre, et s'efface pour reparaître encore. Il est très-difficile de donner de ce phénomène une description qui le dépeigne au naturel, à cause de sa mobilité et de la multitude d'aspects qu'il présente souvent en moins d'un quart d'heure. Ses vibrations lui ont mérité des Canadiens le nom de *tirants* et de *marionnettes*, comme la clarté qu'il répand durant nos nuits sombres l'a fait appeler *éclairon* par les métis. Quant aux Indiens, les uns croient que ce sont les mânes de leurs parents qui exécutent des danses célestes ; et, lorsqu'ils en sont trop effrayés, ils les dissipent ou prétendent les dissiper en tirant des coups de fusil, tandis qu'ils s'imaginent les attirer en sifflant ; d'autres ne s'en occupent nullement.

Les aurores boréales sont souvent très-élevées, surtout lorsqu'elles sont parvenues à leur plus grand développement, mais je ne serais pas éloigné de croire qu'elles commencent fort bas, car souvent elles ne semblent être qu'à vingt ou trente pieds d'élévation.

Lorsque l'atmosphère est sèche et le froid intense, elles produisent un bruissement semblable à celui que rendrait une baguette que l'on agiterait vivement, ou au sifflement du vent dans les cordages d'un navire. Je pense qu'il ne faut pas assigner d'autre cause à ce bruit que la résistance que l'air oppose aux ondulations du fluide électrique ; et la preuve en est que journellement le même phénomène se reproduit en nous. Lorsque nous sommes en plein air, notre haleine, en

[1] *Missions*, t. II, p 217. D'après les cartes les plus récentes, le pôle magnétique se trouve environ par le 95°30' longitude ouest de Greenwich et le 70°10' latitude nord

s'exhalant, fait entendre le même bruissement, pourvu toutefois que la température soit au-dessous de 40 degrés centigrades.

Les aurores boréales ne sont pas le seul phénomène électrique qui ait lieu dans nos climats arctiques : la concentration de la chaleur dans certains corps en détermine un grand nombre d'autres. C'est ainsi que tous les animaux à fourrures, les bêtes à laine et voire même leurs dépouilles, les couvertures de laine, notre chevelure et notre barbe, sont de véritables machines électriques qu'il suffit de toucher pour en dégager des étincelles; aussi le soir, à l'heure du repos, nous ne pouvons nous envelopper dans nos robes de caribou ou de marmotte sans qu'il se produise, sous l'impression de notre corps, un véritable feu d'artifice.

Des étincelles électriques ou plutôt des éclairs illuminent subitement nos nuits sans être suivis du bruit du tonnerre, ni causés par aucun orage proche ou éloigné. Par une froide nuit de décembre, je voyageais, il y a deux ans, sur le grand lac des Esclaves ; le ciel était nébuleux, la lune voilée et toute trouble ; tout à coup les nuées s'entr'ouvrirent devant elle, et il s'en échappa une lumière éblouissante ; puis, le ciel reparut dans le même état qu'auparavant. Était-ce un gaz qui s'était enflammé dans les régions supérieures de l'air ou bien la fin d'une aurore boréale que les nuages nous cachaient, ou bien tout simplement un véritable éclair produit par la rencontre des nues? Comme je réfléchissais sur les causes de ce météore que je voyais pour la première fois, je m'aperçus que mon guide esclave avait un air tout effaré : « Qu'est-ce que cela? » lui demandai-je. — Pour toute réponse, le pauvre homme, encore plus effrayé, se signa deux fois et tourna le dos à la lune.

3° *Nature du sol.* — J'ai déjà parlé quelque part du sol qui forme le bassin du lac Winipeg; ce sont des roches primitives et à base feldspathique, telles que la diorite, la siénite. le granit rose et gris, le porphyre grossier. Ces terrains disparaissent sur la rivière Kisiskatchwan ou Saskatchwan, pour faire place au calcaire et à des dépôts d'alluvion, et se retrouvent encore le long des rivières la Pente, Maligne et aux An-

glais; le long de cette dernière rivière, j'ai remarqué des schistes grossiers et des micaschistes appartenant au groupe silurien; mais depuis le lac de l'Ile à la Crosse, jusques et y compris le Grand-Portage la Loche, le pied ne foule qu'un sol marneux ou sablonneux. Les collines élevées du Portage formant la gracieuse et riante vallée de l'Athapesko, qui rappelle, jusqu'à un certain point, certaines vallées de l'Isère, ne sont que de gigantesques dunes de sable recouvertes de forêts épaisses. Au point culminant du système, se trouve un beau petit lac bleu entouré de bois de pins et de rives de sable jaune Ce lac est élevé, dit-on, de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est lui qui alimente la rivière Athapesko, et il a nom le lac Clair.

Le long de cette dernière rivière reparaît le calcaire, mais découpé, scarifié par les eaux fougueuses et les fortes gelées. Sur la rive gauche se montrent plusieurs vallons formés par dénudation. C'est une série de gorges rocailleuses plantées de pins sveltes et clair-semés où le calcaire affecte les formes les plus singulières. Tantôt c'est un donjon démantelé, tantôt une muraille droite et polie; ici, il offre l'aspect d'une forteresse ; là, d'une masure et d'une grotte. Toutes ces ruines sont décorées d'une profusion de buissons et de massifs de sapins blancs qui leur donnent un riant aspect. Très-souvent, au milieu d'un vallon doucement ondulé s'élève un rocher pyramidal et isolé; plus souvent encore, le vallon creusé en entonnoir est entouré d'une préceinte de rocs en plate-forme. Les forêts que Dieu a jetées sur cet ossuaire de la nature les dérobent à demi aux regards; mais lorsqu'on monte sur une de ces éminences, toutes ces têtes de roc apparaissent comme des spectres décharnés au milieu d'un vaste cimetière. J'ai décrit ici le Portage des Pins.

Sur les bords de la rivière la Biche, de celle des Esclaves et du fleuve Mackensie, apparaissent encore des terrains quaternaires composés de dépôts alluviens, tuffacés, stratifiés et renfermant parfois des couches de houille et de tourbe ou des strates de poudingue. Le bassin du grand lac des Esclaves est formé de deux terrains entièrement différents : la partie sud

et sud-ouest est plate, marécageuse, mais boisée. Les îles qui se montrent non loin de cette portion des côtes paraissent avoir été submergées à une époque plus ou moins éloignée; elles ne se composent, en effet, que de dépressions et de côtes alternantes et parallèles, qui se propagent sur toute la surface de ces îles à l'instar des vagues sur la surface du lac, et dans la direction nord-ouest sud-est, direction des vents alizés dans ces parages. Les dépressions sont remplies de sable fin à peine caché sous quelques touffes d'arénaire et de joubarbe, tandis que les gibbosités de ces mêmes îles n'offrent que des cailloux roulés. Mais, dans la partie nord-est du grand lac des Esclaves, y compris les innombrables îlots qui couvrent ses abords, les terrains primitifs et non stratifiés apparaissent seuls; les îles Simpson et aux Cariboux ne sont que des blocs d'orthose pure ou mélangée avec le quartz, le mica ou l'amphibole, et recélant quelques filons de terre où de rares sapins ont pu prendre racine. Le sol conserve la même nature jusqu'au 65°15' de latitude nord, à n'aller que jusqu'à la rive droite du Mackensie. Je n'ai pas visité les Montagnes Rocheuses qui longent la rive gauche de ce fleuve géant; toutefois je puis dire que les portions notables que j'ai observées en descendant à Good-Hope se composent de roches schisteuses à stratifications obliques ou ondulées, dont la diagonale court du nord est au sud-est. Ces montagnes sont coupées à pic sur celle de leur face qui offre les strates, et en dos d'âne sur le versant opposé. A l'exception de quelques saules nains (*salix arctica et nivata*), ces monts ardus et presque inaccessibles sont à peu près dénués de végétation sur leur versant oriental et aux latitudes dont je parle. Il en est autrement du côté qui envisage le Pacifique ou à des latitudes méridionales.

La vallée du Mackensie est formée de quatre ou cinq couches qui appartiennent toutes au groupe moderne. Elles sont disposées très-régulièrement et toujours concordantes, quoique l'ordre en soit quelquefois renversé : argile, molasse, poudingue, tourbe; mais ces couches, dont l'épaisseur totale n'excède pas cent pieds, reposent sur des roches primitives qui les percent dans quelques endroits.

Ainsi donc, autant que j'ai pu en juger, je suis fondé à croire que le sol de la Nouvelle-Bretagne est un gigantesque bassin de roches non stratifiées, dans les dépressions duquel les eaux ont amoncelé les dépôts sédimenteux qu'elles tenaient en dissolution. La rapidité avec laquelle se forment ces amas qui comblent nos lacs et rétrécissent nos rivières est à constater ; ce ne sont d'abord que des bancs submergés et de peu d'étendue qui arrêtent au passage les *arrachés* ou arbres flottants que les cours d'eau charrient en quantité vraiment prodigieuse ; l'année suivante, la vase, s'amoncelant davantage, en empâtant nombre de ces arbres, atteint le niveau de l'eau ; les *prêles* d'abord, puis les *saules* et les *liards* s'y implantent et affermissent le nouveau sol ; au bout de quelques années, la batture s'est changée en une île allongée dont la surface centrale est souvent plus basse que le niveau de l'eau, mais dont les bords, s'exhaussant sans cesse par les apports annuels de la rivière, forment une digue naturelle contre l'invasion de l'humide élément. C'est ainsi que les chenaux se forment et que se rétrécissent les rivières et les goulets qui unissent certains lacs entre eux. Je me rappelle avoir passé en barque dans plusieurs de ces canaux, il y a deux ans seulement; maintenant ces canaux ne sont plus navigables qu'en pirogue. Le fort Raë est bâti sur une pointe avancée qui, il y a quatre ou cinq ans, était une île.

On ne rencontre dans tout ce vaste pays qu'un seul volcan en activité : le mont Saint-Elie, sur les limites du territoire russe, et quelques cônes volcaniques sur les bords de la mer Glaciale, au fond de la baie Franklin; par contre, les eaux sulfureuses et les sources de brai sont nombreuses, et notamment le long de la rivière Athapesko, de celle des Esclaves et sur les bords du lac de ce nom. Il y a, non loin du fort Norman, sur la rive droite du Mackensie, des sources bitumineuses qui répandent sans cesse des tourbillons de fumée accompagnés d'une forte odeur d'huile de schiste. — On sait peut-être, en France, qu'il a été découvert de l'or dans le district de la Rivière à la Paix ; depuis cette époque, on en a encore découvert sur les bords de la rivière Youkon ; il parait même que

cette rivière charrie l'or et le dépose sur ses bords en assez grande quantité pour qu'on puisse le ramasser à l'aide d'une cuiller. Le R. P. Seguin a vu cela de ses propres yeux.

Mais en voilà assez sur une question si sèche et si aride. Le peu que j'en ai dit suffira pour prouver que le sol de la Nouvelle-Bretagne, à l'exception de la Rivière-Rouge et des prairies de l'ouest, est loin d'être fertile.

4° *Productions du sol.* — En raison d'un climat si rigoureux et d'un terrain si peu favorable à la culture, quelles peuvent être les productions de la Nouvelle-Bretagne? Il ne se peut voir de pays plus infortuné sous ce rapport. Sauf la colonie d'Assiniboya et les Grandes-Prairies, où l'on récolte le blé, l'orge, les légumes et où l'on pourrait cultiver le pommier avec quelque succès, partout ailleurs on ne peut faire fructifier que l'orge, les pommes de terre, les navets et quelques légumes rachitiques qui, en dépit des soins assidus qu'on leur donne, ne parviennent jamais à un complet accroissement. Au grand lac des Esclaves (latitude 61°11′ nord), ni l'orge ni les oignons ne peuvent mûrir; au delà du cercle, la patate, ce pain du Nord, ne peut même sortir de terre. Il faut noter ici que, par les fortes gelées qui ont lieu durant les nuits sereines d'été, il arrive souvent que les faibles quantités de légumes que nous cultivons avec grand labeur sur ce sol ingrat sont totalement détruites. A la Rivière-Rouge, cette cause s'allie quelquefois avec l'inondation ou l'invasion des rats et des sauterelles, pour frustrer les pauvres habitants de leurs plus chères espérances.

Ces faits sont malheureusement plus que communs, et seront toujours un obstacle à l'établissement de Réductions parmi les sauvages *des bois;* la terre qui les porte ne peut les nourrir. Aussi les Peaux-Rouges qui habitent nos déserts n'ont-ils aucune notion de culture et sont-ils exclusivement chasseurs et pêcheurs.

Dieu, qui a si mal partagé les Indiens sous ce rapport, leur a envoyé cependant quelques adoucissements : ce sont les baies de toutes sortes que recèlent leurs forêts et qui, ici, tiennent la place des fruits; mais leur exiguïté ne leur a valu que

le nom générique de graines. Ce sont, entre autres, la fraise, la framboise, les poires et cerises sauvages, différentes espèces de groseille, l'airelle, l'attocat ou raisin d'ours (*arbutus alpina*), etc. Ces petits fruits sont l'objet de la convoitise générale, et quoique habitués aux fruits d'Europe, nous ne les dédaignons pas non plus. Mélangés au *pemmikan* ou à la viande pilée, ils facilitent la manducation de ces ingrédients fort peu appétissants de leur nature; cuits au sucre, ils remplacent jusqu'à un certain point les confitures de nos pays, et font, dans les jours de fête, une heureuse diversion *au poisson à la ponte* et à la viande sèche, lorsque notre estomac se refuse à ces mets écœurants.

Voilà tout ce que le règne végétal fournit de comestible dans cette contrée inhospitalière! Pourrai-je après cela dépeindre ses sites et faire admirer ses paysages? Pourquoi pas? Autre est l'organe de la vue, et autre celui du goût. C'est cependant ce que ne comprenait pas l'officier anglais d'un fort dans lequel j'étais de passage. Un jour que je le félicitais sur la position agréable de son fort : « Comment, s'écria-t-il, avec un air presque indigné, vous appelez cela beau? il n'y croît pas une patate! » — Quant à moi, distinguant entre richesse et beauté, je crois pouvoir affirmer que le Nord, dans sa stérilité même, recèle de véritables beautés, mais il ne faut pas s'attendre ici au pittoresque de nos petites vallées et de nos petites rivières de France et d'ailleurs, quoiqu'il n'en soit pas exclu entièrement; c'est le grandiose qui frappe et captive les sens, en donnant à l'âme, qu'elle ravit, une faible image de l'immensité divine.

5° *Paysage.* — Des plaines vastes comme des mers et couvertes de fleurs; des fleuves de deux lieues de large coulant majestueusement entre deux rangées de montagnes, des lacs de deux cents à trois cents lieues de circuit où s'abattent des nuées d'oiseaux aquatiques; des forêts séculaires alternant avec des steppes où paissent par milliers le renne et le bison, tel est le spectacle qu'offre tour à tour la Nouvelle-Bretagne, spectacle qui charme d'autant plus les regards que, durant huit à neuf mois, ils ont été attristés par la vue incessante des

frimas. Jamais je n'oublierai ma navigation sur le lac Winipeg, au commencement de l'été. La nature sortait à peine de son blanc linceul de neige ; mais déjà la verdure des cèdres et des sapins était régénerée. Les eaux du lac miroitaient sous les premiers feux du soleil de juin, les rives boisées s'y miraient agréablement, et une longue traînée de vapeurs bleuâtres s'élevait du sein des ondes, comme un encens qu'elles envoyaient vers le Créateur. A mesure que nous avançons, le lac prend les aspects les plus riants; une multitude d'îlots de granit montrent leur tête ronde et polie au-dessus de la surface des eaux, semblables à une troupe de veaux marins au repos ; d'autres sont surmontés de bouquets d'arbres et revêtus des couleurs éclatantes que leur communiquent les lichens rouges, les mousses et les lycopodes jaunes qui en décorent les parties rocailleuses; les nuées d'hirondelles et de mouettes qui tourbillonnent alentour leur donnent l'aspect de corbeilles de fleurs sur lesquelles butinent des papillons. Sous les feux du soleil couchant, le paysage change encore d'aspect; le lac ressemble alors à un creuset où l'or fondu bouillonne ; ses rives blanchissantes reflétées dans les cieux par les vapeurs de la méridienne, s'y reproduisent à rebours dans un trompeur mirage ; les îlots Açores, rouges comme du vermillon, jaunes comme des blocs de safre, semblent nager dans les flots empourprés comme des scories enflammées dans un cratère en ébullition. Tout à coup le soleil, en se couchant, loin d'embraser le tableau, le laisse plongé dans une clarté blanchâtre, parce que, le froid ayant été vif dans la journée, il ne s'est pas produit ces émanations vaporeuses qui reçoivent et retiennent les livrées de l'astre ; mais, à mesure que celui-ci descend lentement dans le sein des ondes, du côté opposé la lune se lève radieuse dans une atmosphère satinée. Comme l'auteur du *Génie du Christianisme*, il me semblait voir Dieu lui-même debout entre les deux astres et rejetant le premier dans le vieux monde que le second venait d'éclairer.

Parmi les rivières, un grand nombre présentent aussi des points de vue très-riants, lorsque l'incendie n'est pas venu dégrader et salir le paysage. D'une déclivité effrayante, leurs

flots courroucés chevauchent les uns sur les autres, comme une troupe de dauphins effrayés ; ils passent à côté des *barges* avec la rapidité de la flèche ; c'est à donner le vertige. De gros blocs de roches dorment paisiblement au milieu du fracas des ondes qui s'y brisent la tête. Tantôt la rivière se resserre en un goulet fort étroit et si replié sur lui-même que lorsqu'on s'y trouve engagé, on n'aperçoit aucune issue et qu'on semble emprisonné dans les rochers. Deux mornes perpendiculaires couronnés de noirs sapins forment comme l'entrée de ce couloir ; des roches tombées des hauteurs en obstruent l'entrée et forcent la rivière à sauter par-dessus en écumant. Ce défilé franchi à gué, on se trouve dans une eau calme qui s'étend entre de belles falaises boisées formant mille et mille sinuosités ; mais à un détour de la rivière on est en face d'une cataracte qui y déverse les eaux d'un bassin supérieur ; une seconde, une troisième chute se montrent encore plus haut dans des sites non moins pittoresques. C'est ce qu'on appelle le *Rapide des trois Portages*.

Au-dessus des cataractes tourbillonnent des mouettes blanches et de noirs cormorans qui épient le brochet et le *poisson blanc* (*coregonus lucidus*) lorsque ceux-ci s'évertuent à remonter les chutes pour aller frayer dans les eaux supérieures. D'énormes pélicans se tiennent silencieux sur les bords des rivières, ou se perchent sur les rochers qui les parsèment, guettant aussi leur proie. De temps en temps, ils plongent dans l'eau leur mandibule gigantesque munie d'une poche où se prend le poisson, filet naturel dont les a gratifiés la Providence. Sur le soir, arrivent à la volée des troupes de grues blanches et grises, de canards, de cygnes et d'outardes. Puis, lorsque le crépuscule tombe, le butor, enfonçant sa tête dans la vase, fait retentir le désert de son cri rauque et lugubre, tandis que le *wip-por-will* lui répond dans les forêts.

Ces forêts, quoique inférieures pour la taille et la grosseur des arbres à celles du Canada et des États-Unis, ne manquent pas de grandiose jusque vers le 55e degré de latitude nord. Le cèdre rouge, le sapin blanc ou épinette, le sapin de Virginie, le liard ou peuplier balsamique, le bouleau, le tremble, en

forment les principales essences et balancent leur tête au-dessus d'arbres plus petits, tels que la viorne, l'obier, l'aulne, et plusieurs espèces de saules. Sur le bord de certains cours d'eau à rives plates et marécageuses, sont disposés quelquefois quatre ou cinq étages de verdure à teintes diverses et en ligne si régulière, qu'on les dirait taillées par les ciseaux d'un habile jardinier. C'est d'abord, sur le premier plan, une forêt de prêles d'un vert pâle, derrière laquelle une ligne de grands souchets balancent leurs épillets : puis trois ou quatre rangées de saules dont l'âge est indiqué par la taille ; enfin derrière ce quadruple ou quintuple rempart de verdure, une armée de beaux liards dressent leurs troncs perpendiculaires et étalent leurs rameaux garnis d'un feuillage luisant et embaumé. Mais, à des latitudes plus élevées, les forêts perdent tous leurs charmes : ce ne sont plus que des arbres chétifs et rabougris, au feuillage sombre, et semblables, pour le port, à des cyprès, ce qui donne à ces bois l'aspect morne et lugubre d'un cimetière. Il se passe rarement une année sans que l'incendie ne porte le ravage dans de certaines forêts et ne les transforme en noires solitudes plantées de triques et de manches à balai. Il faut que j'avoue ici, pour être vrai, que les paysages de la Nouvelle-Bretagne sont loin de présenter cette variété de points de vue, cette richesse de décoration qu'offre le sol de notre belle France. Leur majesté émeut, leur grandiose frappe, mais ce sont des émotions que la sauvagerie et la monotonie du paysage effacent vite.

6° *Faune et Flore.* — On observe jusqu'à un certain point dans nos forêts vierges, parmi les arbres et les plantes, la gradation qui se fait remarquer dans la végétation des montagnes. Le chêne et l'orme, que l'on rencontre très-communément à la Rivière-Rouge, disparaissent vers le 51e degré de latitude nord. Le cèdre rouge s'arrête aux latitudes du lac Bourbon, où il abonde, ce qui lui a mérité des Anglais le nom de *Ceder-Lake.* Les thuya rampants, le sapin de Virginie, le chèvrefeuille du Canada et d'autres arbres ou arbustes ont disparu à celles du lac de l'île à la Crosse ; tandis que le pin (*pinus banksiana*), aux branches en candélabre, au feuillage sans

ombrage, le peuplier balsamique, le tremble, les saules, les bourdaines, le sapin blanc ou épinette, le sapin rouge et surtout le bouleau se rencontrent jusqu'aux terres stériles qui forment le littoral de la mer et où l'œil attristé n'aperçoit que des lichens et des mousses, pâture du caribou, et quelques touffes de l'arbuste qui produit le thé du *Labrador* (*ledum palustre*). L'épinette blanche (*abies alba*) est le plus septentrional des conifères, il monte jusqu'au 68° degré nord ; mais à des latitudes plus élevées, on n'en voit plus de traces.

Le présent le plus précieux que Dieu ait pu faire aux peuplades du nord de l'Amérique, c'est le bouleau. Cet arbre est pour les Peaux-Rouges ce que le cocotier est pour le nègre et le palmier pour l'Arabe du désert. Son bois dur et malléable lui fournit le traîneau qui l'emporte sur la surface glacée des lacs, les flèches qui assurent sa subsistance durant l'été ; les *raquettes* qui font tomber devant lui la barrière presque impénétrable des bois, lui permettent de circuler librement sur des monceaux de neige ; de son écorce, il se fabrique des vaisseaux de toutes formes qui tiennent l'eau comme des vases de terre, et ces élégants canots qu'il sait si bien faire voler à la surface des eaux, et qu'il porte ensuite sur son épaule avec la même facilité ; avec cette même écorce, il obtient du feu à la minute. La séve de cet arbre précieux fournit un sirop et un sucre qui égalent presque les produits de l'érable du Canada et de la Rivière-Rouge. Bref, rien n'est inutile dans le bouleau ; aussi la divine Providence l'a-t-elle planté avec profusion dans ces vastes déserts.

Sur la couche de terreau dont les arbres séculaires ont recouvert le granit du sol se pressent quantité de fleurs alpestres ou particulières aux climats arctiques. Ce sont des *orchis* élégants, de formes singulières, dont une espèce, d'un beau jaune d'or, a un labelle semblable à un nid d'hirondelle ; ce sont des polygales des Alpes, une dizaine de variétés de saxifrages, la panrisette aux bractées colorées en blanc et qui produit un fruit rouge dont les lièvres sont friands, la busserolle aux grappes blanches lavées de pourpre. Dans les petites prairies et les clairières, il y a profusion d'achillées, d'ar-

moises et de campanules. L'incendie a-t-il porté ses ravages dans les forêts, bien vite la nature étend sur ces cendres et ces charbons un manteau de fleurs ; c'est l'épilobe aux thyrses roses qui se charge de pallier les traces de l'élément destructeur ; souvent les *maskegs* ou marécages se déguisent sous un revêtement de *nymphœa* jaunes, de sagittaires et de cassis, parmi lesquelles brillent comme des étoiles les fleurs blanches du *parnassia* de Kotzebüe ; mais aussi, parmi elles, se cachent traîtreusement la cigue aquatique, la renoncule vireuse et l'aconit. Le long des cascades écumantes se balancent de gracieux lis-martagnon, des asphodèles, aux feuilles comme découpées aux ciseaux ; des fumeterres jaunes et roses, véritables arbustes pour la taille ; tandis que, tout au bord de l'eau, s'abreuvent le *caltha palustris*, l'adonis, diverses variétés de benoîtes et de menthes. Mais toutes ces fleurs, et un grand nombre d'autres dont l'énumération fatiguerait le lecteur, n'étalent pas les couleurs voyantes des fleurs tropicales et ne répandent aucun parfum, à l'exception des églantiers. Ainsi donc je n'aurai pas seulement la consolation d'appliquer à la Nouvelle-Bretagne le joli mot de Thiers sur la Provence : qu'elle est une gueuse parfumée !

7° *Animaux.* — Si la Nouvelle-Bretagne est pauvre en produits comestibles, comme je l'ai dit plus haut, par contre, elle est riche en bêtes fauves et à fourrure, ainsi qu'en gibier. L'élan américain (*alces americana*) appelé *orignal* ou original, à cause de la forme bizarre de son corps, est le roi de nos forêts ; il est de la taille du cheval ; sa tête, qui, pour la forme générale, ressemble à celle de l'âne, est bossue ; la lèvre supérieure pend sur l'inférieure, comme on l'observe dans le chameau ; son bois, ramifié comme celui d'un cerf, a des andouillers plus larges. Le pelage de l'orignal est fauve ; sa chair est légèrement musquée et fort dure ; les morceaux réputés les meilleurs sont : le mufle, la langue et la bosse. L'orignal vit par couples solitaires et jamais en troupeaux comme le renne. Celui-ci est de deux espèces : le grand renne des bois (*rangifer caribou*) qui est le caribou proprement dit, et le petit renne des steppes (*rangifer groenlandicus*) ; l'une

et l'autre espèce sont appelées caribou dans le pays. Le caribou des déserts se rencontre par troupes innombrables sur les terres découvertes (ou *Barren Grounds*), où ils trouvent une nourriture abondante parmi les mousses et les lichens dont elles sont couvertes. En automne, ils quittent les bords de la mer pour aller passer l'hiver sur les lacs et dans les forêts de l'intérieur ; puis ils émigrent de nouveau vers les dernières glaces. Cet animal, qui est d'une espèce différente du renne de Laponie, est de la grosseur et de la taille d'un bouc; son dos est bossu et ses jambes de devant très-courtes. Avec l'orignal, le caribou forme la principale nourriture des habitants du Nord.

Nos forêts nourrissent encore des lièvres en nombre infini; c'est à tel point qu'un officier de la Compagnie, voulant donner en Angleterre une idée de leur nombre, y expédia un baril rempli des langues seules de cet animal. Une vieille sauvagesse ou un enfant peuvent en prendre au lacet de quatre cents à cinq cents dans l'espace de quinze jours. C'est la providence des indigènes durant les temps pénibles; mais le lièvre américain est beaucoup plus petit que celui d'Europe ; sa taille n'excède guère celle d'un petit lapin et sa chair a un goût de sapin détestable.

Ce sont les animaux à fourrure qui sont en plus grand nombre dans le Nord. Ces animaux précieux, qui excitent à un si haut point les convoitises des commerçants traiteurs, sont pourtant le moyen dont Dieu se sert pour faire entrer dans ces terres désolées notre sainte religion, tant il est vrai qu'il n'est rien dans la nature qui ne concoure au but unique que le Créateur s'est proposé dans ses œuvres et qui n'ait sa place indiquée dans les conseils éternels ! Ces animaux sont : la martre, la loutre, la civette, le vison, le pégan, l'isatis ou renard bleu, le castor, le blaireau, le rat musqué, le raton et diverses espèces de renards, dont une, la noire, se vend jusqu'à 40 livres sterling en Angleterre. Outre ces animaux, qui sont d'une si grande utilité sous ces climats arctiques, je mentionnerai encore, sans m'arrêter à les dépeindre : le bison, l'aurochs ou bœuf musqué, le cerf des prairies, la chèvre et le

mouton des Montagnes-Rocheuses, le redoutable ours gris, l'ours blanc et l'ours noir, le porc-épic, le loup et le glouton ou carcajou, animal le plus redouté des chasseurs par sa finesse à découvrir les cachettes à viande et la méchanceté qu'il met à détruire ce qu'il ne dévore pas.

L'ornithologie ne fournit un nombreux contingent, à la Nouvelle-Bretagne, que dans les familles des échassiers et des palmipèdes. La multitude de cours d'eau qui sillonnent le pays, l'immensité de nos lacs, offrent une vaste arène à leurs évolutions nautiques, tandis que, au contraire, nos forêts, dépourvues de fruits, sont presque sans hôtes ailés. J'ai parlé plus haut du pélican, du cormoran, des grues, du héron et du butor; je nommerai encore la bécasse, les pluviers et le secrétaire, deux espèces de cygnes, trois ou quatre variétés d'outardes et d'oies, et toute une collection de canards, de plongeons, de sarcelles et de mouettes; les huards blancs et noirs, l'eider, qui fournit l'édredon; la tourte (*colymbus-grylle.*) Ces oiseaux émigrants font apparition dans ces climats septentrionaux au mois de mai, alors que commence la débâcle des glaces; ils s'abattent par nuées sur les lacs et les rivières, et font, jour et nuit, retentir l'air de leurs cris. Lorsque les premiers froids de l'automne commencent à se faire sentir, ils se reforment en longs vols disposés en V ou en Y, et reprennent le chemin de pays plus fortunés. Sur nos côtes vivent des faisans, des bataillons de perdrix de cinq espèces différentes, des grives et des passerines. Les oiseaux carnassiers ne sont pas nombreux; ce sont : l'aigle américain ou aigle à tête blanche, l'aigle pêcheur, l'aigle noir, l'épervier, une sorte de petit faucon (*mergulfus-alle*), le hibou cendré, trois variétés de chouettes, l'engoulevent et le corbeau. Ce dernier est, avec la pie (*garrulus canadensis*), le seul hôte des alentours de nos demeures durant l'hiver.

Parmi les poissons que nourrissent les innombrables cours d'eau et les lacs du pays, je mentionnerai l'éturgeon, la truite, qui y atteint le poids énorme de 45 livres; le brochet, cinq ou six variétés de poisson blanc (*coregonus*), le poisson-ruban, la loche (*lota maculosa*), le doré, le barbeau, l'inconnu et le hareng.

8° *Population.* — Après avoir fait connaître, quoique très-succinctement, ce qui peut intéresser nos chers frères en faveur de la Nouvelle-Bretagne, il est temps désormais de les entretenir de tout ce qui fait l'objet de leur zèle, je veux parler de ses habitants. La population de la Nouvelle-Bretagne monte à environ quarante-huit mille âmes, réparties comme il suit : trente mille sauvages, huit mille Esquimaux, sept mille à huit mille métis de croisements divers, et un à deux milliers de blancs de provenances canadienne, orcadienne, écossaise et norwégienne. Comme il n'existe aucune statistique du pays, on conçoit que ces chiffres ne sont qu'approximatifs et qu'ils sont même plus en dessus qu'en dessous de la vérité. Il est de fait que cet extrême Nord est d'une solitude désespérante, et je ne crois pas qu'en moyenne, il y ait plus de douze habitants par cent lieues carrées; mais cette population exigue se trouve ramassée en petits centres extrêmement séparés les uns des autres par des centaines de lieues ; et c'est ce qui exige un si grand nombre de missionnaires dans ce pays, comme d'autres raisons nécessitent la multiplication des forts de traite.

La population indigène rouge se divise en quatre grandes familles : 1° les Pieds-Noirs ; 2° les Assiniboines ; 3° les Algonquins, et 4° les Chippewayans. La première de ces nations habite au pied des Montagnes Rocheuses, ainsi que la seconde, qui est de même race que les Sioux; seulement ces derniers se mêlent assez souvent, dit-on, aux Algonquins avec qui ils sont liés, et prennent part à leurs chasses. A la famille algonquine, qui se montre jusqu'aux latitudes du lac Athabaskaw, appartiennent : 1° les *Nakawiniwok* (les hommes), appelés *Sauteurs* ou *Saulteux* par les premiers voyageurs français, à cause de leur proximité du Sault Sainte-Marie ; *Otchipwek* (souliers plissés), par les Crees, d'où les Anglais ont fait le nom de Chippeway ; les Montagnais leur donnent le nom de *Bedzaretcha* (grandes oreilles), à cause des longues nattes de cheveux qui leur tombent sur les épaules ; 2° les *Eyéniwok* (véritables hommes), plus connus sous le nom générique de *Crees*, qui comprend les Crees des Prairies ou mé-

ridionaux ou *Knistiniwok*, d'où l'on a fait *Knistineaux*, et les Crees des bois ou septentrionaux ; 3° les *Pekivaïs*, appelés aussi *Mashkégons*, à cause des marais (*Maskegs*) qui couvrent leur territoire. Ces deux tribus sont connues des Montagnais sous le nom insultant d'étrangers ou d'ennemis, *Enna, Klô-kê-enna*.

Voilà pour la grande famille algonquine ; elle occupe les prairies de l'ouest, les bords des lacs Winipeg, Winipigon, Manitoban, à la Biche, de l'Ile à la Crosse et Athabaskaw.

La grande famille montagnaise (qu'il ne faut pas confondre avec les Montagnais du Canada, qui sont de race algonquine), habite tout l'immense territoire compris entre le pays des Algonquins, les Montagnes Rocheuses et le littoral de l'Océan qu'envahissent les Esquimaux. Elle se partage en quatre nations qui se divisent à leur tour en différentes tribus possédant chacune de grandes divergences dans leur langue. Ce sont : 1° les Montagnais proprement dits, Déné (hommes ou plutôt terriens). Leur nom de *Chippewayan* est un dérivé de celui de *Tchippwayanawok*, que leur donnent les Crees : ils se partagent en Thil-an-ottiné, Thé-ké-ottiné, Ethen-ottiné et Traltsan-ottiné ou Couteaux jaunes ; 2° les Castors ou Tsa-ottiné, auxquels se rattachent les Sarcis et les Ettcha-ottiné ou mauvais monde ; 3° la nation des Esclaves, la plus nombreuse des quatre, qui comprend les Thé-ké-né du fort de Liard, les Na-ané, les Yeta-ottiné ou Indiens des montagnes, les Litchanre (flancs de chien) du fort Raê, les Trakwel-ottiné, les Peaux-de-Lièvre ou Kray-ttcharé-ottiné, et les bâtards Loucheux ou Tala-ottiné ; 4° enfin les Loucheux ou Dendjyé (hommes) que les Montagnais appellent Dékedhé, ce qui répond au nom de Louches, et les Anglais, Querelleurs.

J'ai dit qu'il existe des divergences dans les langues de chacune de ces tribus ; toutefois on peut se persuader qu'elles appartiennent à une même souche par la similitude des mots racines ; il y a même plus, ces langues diverses ne semblent être que des membres épars d'une langue mère, aujourd'hui perdue ; de telle sorte qu'il n'est pas plus permis d'affirmer

que les Montagnais proprement dits possèdent la langue primitive, et que les autres tribus n'en parlent que les dialectes, que de dire, par exemple, que les Peaux de lièvre seuls sont possesseurs de la langue mère. Je me convaincs de cela tous les jours davantage, par l'étude simultanée des quatre ou cinq idiomes, et je me vois forcé de contredire ici ce que j'ai pu avancer précédemment dans des lettres antérieures. Ces langues se complètent l'une l'autre, et n'ont pas seulement des analogies entre elles. Il n'y a qu'une seule nation qui fasse exception, et c'est celle des Loucheux, dont la langue s'éloigne davantage des autres; pourtant on retrouve encore en elle le même génie, la même construction des phrases, des mots identiques, et d'autres très-peu dissemblables.

L'Esclave, le Peau-de-Lièvre, le Castor et le Loucheux n'ont encore été entrepris par aucun Missionnaire. Depuis quatre ou cinq mois seulement que le R. P. Séguin s'adonne au loucheux et moi au peau-de-lièvre, mes idées ont singulièrement changé à l'égard du montagnais, que je considérais, ainsi que les Missionnaires nos prédécesseurs, comme la souche des autres langues que parlent les tribus de cette grande famille, et je ne doute pas qu'elles ne subissent une révolution complète alors que j'aurai pu, avec l'aide du bon Dieu, approfondir ces langues inextricables.

Je ne prétends pas parler au long de chacune de ces quatre familles indiennes, il me faudrait pour cela les connaître à fond, et je tiens à parler avec connaissance de cause Je m'occuperai donc seulement de la nation montagnaise et restreindrai même les limites de mon appréciation aux seuls Montagnais proprement dits, me réservant de vous entretenir des autres tribus plus septentrionales, alors que j'aurai pu les étudier à fond, et laissant à d'autres le soin de dépeindre les mœurs des familles algonquine, assiniboine et Pieds-Noirs.

Indépendamment des quatre familles précitées qui appartiennent à la race rouge, et qui, quoique tout à fait étrangères l'une à l'autre pour la langue, les mœurs et le caractère, sont cependant du même sang, il est une nation dont je n'ai pas encore parlé et qui appartient à la race blanche, une

nation dont les mœurs, les aptitudes, la langue sont encore plus diamétralement opposées au reste des sauvages, nation fière et belliqueuse autant que cruelle, mais intelligente et plus susceptible de civilisation que les Peaux-Rouges : j'ai nommé les *Fchizaguéné* ou Esquimaux, que les Anglais nomment *Kuskies*, du mot *kusky*, qui est le refrain d'un chant katntchadale. Quant au mot français *esquimau*, il n'est que la corruption du mot *Wiyas-kimow* (mangeur de viande crue), donné à ce peuple par les Crees. Je suis actuellement à la veille de partir pour les terres qu'habite cette nation; j'attends de les avoir vus et étudiés, pour parler des Esquimaux avec connaissance de cause.

Je m'appliquerai donc dans l'article suivant à faire connaître de mon mieux les Montagnais proprement dits. Ce ne sera pas un tableau poétique, tant s'en faut. Il y a si loin de l'homme libre des bois à celui qui sortit jadis du cerveau malade de Jean-Jacques ! Celui-ci n'était qu'une brillante utopie, celui-là est la triste réalité. Du moins, en dévoilant les misères de l'homme abandonné à l'état de nature, ne me proposé-je qu'une chose : enflammer de plus en plus le zèle de nos chers Frères et exciter leur compassion envers ces pauvres disgraciés.

E. Petitot, o. m. i.

II. — RAPPORT SUR L'ANNÉE 1865.

Mission de la Providence, 15 novembre 1865.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Voici le résumé des travaux de nos Pères, à partir du printemps passé.

Mission de la Nativité ou du lac Athabaskaw. — Elle suit son cours ordinaire ; la mission du printemps fut un peu orageuse. Les sauvages, réunis d'abord au grand complet pour y faire leurs Pâques, partirent bientôt, parce qu'un prétendu prophète avait fait courir le bruit que tous ceux qui entreraient dans la chapelle mourraient. Comme la fièvre scarla-

tine sévissait alors avec rigueur et que les décès étaient fréquents, cette parole malheureuse exerça une certaine influence sur des hommes trop crédules. Mais le zèle du R. P. Clut eut bientôt triomphé de ce nouvel obstacle. La chose devint d'autant plus facile, que, Dieu se mettant de la partie, il y eut beaucoup plus de morts chez les partisans du prétendu prophète que parmi les autres. Les grandes épreuves font connaître les vrais chrétiens ; tandis que les uns s'éloignaient de l'Église, d'autres s'en approchaient en disant : « Celui qui nous donne la vie, n'a aucun intérêt à nous l'ôter, c'est lui qui peut nous la conserver. Mais devrions-nous trouver la mort, il vaut mieux mourir près de Dieu que de vivre loin de sa présence. » Le Seigneur récompensa leur foi. Parmi ceux qui restèrent à la Mission, il en mourut bien peu.

La Mission d'automne a été plus pour les morts que pour les vivants. La maladie continuait de sévir avec une telle violence, que le R. P. Tissier m'écrivait : « Je ne sais si mon apostolat doit se borner à faire des enterrements, ce qu'il y a de certain, c'est que tandis que le P. Clut suffit à peine pour administrer les mourants, moi je suffis à peine à les conduire à leur dernière demeure. » Entourés de moribonds et de morts, les Pères étaient obligés non-seulement de les enterrer, mais encore de les porter eux-mêmes au cimetière. En quelques jours, il en est mort quarante-cinq. Cette mortalité est devenue l'occasion de plusieurs retours bien consolants ; des âmes lâches se sont rendues aux inspirations de la grâce, et plusieurs, après une vie coupable ou du moins très-négligente, ont fini par mériter le ciel.

La Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs et les trois Missions de Saint-Raphaël, à la Rivière, à la Paix, n'ont pu être visitées, le R. P. Clut se trouvant seul dans ce vaste district. La Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, une des plus florissantes, ces années dernières, est devenue un foyer de désordres depuis que nos Pères ne peuvent plus la soigner.

La Mission de Saint-Joseph ou du grand lac des Esclaves n'a rien présenté de saillant : elle suit depuis longtemps une marche régulière, et les sauvages y ont toujours montré du

zèle; ils y viennent se confesser, remplir leurs devoirs et ils retournent dans leurs forêts; ils ont été moins décimés que les autres par la maladie.

Mission de la Providence. — Les sauvages, arrêtés en route par la scarlatine, n'ont pu arriver jusqu'au Missionnaire. Le petit nombre qui a eu le bonheur de l'approcher a été cruellement décimé. Le R. P. Eynard a prouvé ce que peut une charité ardente : non content de soigner les âmes de ces pauvres sauvages, il se levait pendant la nuit pour leur faire du feu et leur administrer des remèdes. Ceux qui sont morts ont rendu le dernier soupir dans les meilleures dispositions ; ceux qui ont survécu ont quitté la Mission en exprimant toute leur reconnaissance. Cette résidence, appelée à jouer plus tard un grand rôle, est encore à ses débuts. Sous le rapport matériel, elle possède une belle maison neuve, destinée à recevoir plus tard des sœurs, une étable avec trois bêtes à cornes et trois réduits pour les serviteurs de la Mission. Eloignée des postes de la Compagnie, les sauvages ne font guère qu'y passer, ils n'ont pas encore pris l'habitude d'y séjourner.

Mission du Sacré-Cœur ou du fort Simpson. — C'est un véritable champ de bataille, où le démon, aidé du ministre de l'erreur, cherche à détruire pendant la nuit ce que nous édifions pendant le jour. Pour comprendre cette lutte et se rendre compte des difficultés qu'elle présente, il faut savoir que, ne résidant pas dans cette Mission et n'y faisant qu'une halte de quelques jours, au printemps et en automne, aussitôt que nous sommes partis, le ministre, qui y demeure à poste fixe, aidé de l'agent de la Compagnie, ou plutôt de la femme de ce monsieur, met tout en jeu pour pervertir les sauvages. Présents, promesses, menaces, rien n'est épargné ; de gré ou de force, poussés par le gain, effrayés par les menaces, trompés par de belles paroles, les sauvages finissent par faire semblant de se convertir, mais au fond leurs cœurs gardent la vraie foi. Lorsque le P. Grouard visita cette Mission au printemps dernier, il fut effrayé des ravages de l'hérésie. Traqués, surveillés à vue d'œil, quelques sauvages se hasardèrent à venir le voir pendant la nuit, mais d'autres allèrent

jusqu'à refuser de lui toucher la main, signe du plus grand mépris. Le ministre leur avait fait dresser leurs tentes près de son logement et il leur montrait avec orgueil le temple et le beau clocher qu'il faisait construire pour eux. Les plus affreuses calomnies contre nous et notre sainte religion furent mises en circulation et on annonça solennellement que la mort frapperait tous ceux qui iraient voir le Prêtre. Un moment tout nous portait à croire que cette Mission était perdue pour notre religion ; cependant le ministre ne comptait pas encore sur un triomphe définitif : il savait que je devais venir et il n'ignorait pas combien les sauvages m'étaient attachés. Aussi leur fit-il plusieurs discours, afin de leur persuader que, pour être plus rusé que les autres, ce que prouvait mon titre d'évêque, je n'en valais pas mieux et même moins, et que, par conséquent, il fallait me fuir.

Cet automne, aussitôt après mon arrivée, je me suis dirigé vers cette Mission, en compagnie du P. Grouard. Les messieurs du poste me reçurent avec de grands témoignages de respect ; le ministre était avec eux, il vint me saluer et me toucher la main. Les sauvages me regardaient avec de grands yeux, mais, à l'exception de quelques-uns qui n'ont jamais voulu fléchir le genou devant Baal, tous reculèrent devant moi et se refusèrent à me toucher la main. Le maître l'avait dit et il était là... Jamais je n'avais reçu un accueil aussi froid, j'en éprouvai une impression très-pénible.

Ce fut sous cette impression que je me dirigeai vers les appartements qui nous avaient été préparés ; mais je n'avais pas encore eu le temps de m'asseoir, que la maison était assiégée par les sauvages qui venaient me toucher la main et me demander de les bénir. On lisait sur leur front la joie et la tristesse mêlées. Un petit nombre était cependant resté en arrière ; mais deux jours ne s'étaient pas écoulés, que tous m'entouraient en protestant contre la violence qui leur avait été faite, et en m'assurant de leur attachement à la sainte cause. Nous commençâmes aussitôt les exercices de la Mission et nous leur donnâmes tout l'éclat possible. Le ministre ne se possédait plus : « Ils me le payeront, ces papistes ! » disait-il

dans un accès de zèle. Et il envoie avertir les bourgeois et les commis que le lendemain il tiendrait une réunion, à laquelle il les invitait, et pour les attirer plus sûrement il leur fait dire qu'il parlera contre les papistes. Ces messieurs s'excusèrent de leur mieux, en répondant au messager que si tel était le sujet du sermon, ils en savaient assez sur ce point. Le lendemain, à l'heure indiquée, le ministre ne compta qu'un auditeur.

A propos de ce ministre, laissez-moi vous raconter une anecdote qui trouve ici sa place. Chaque année, il fait venir une grande quantité de marchandises qu'il vend ensuite à bon marché, et c'est pour lui un moyen de propagande Cette année, il fit avertir ses clients de l'ouverture de son magasin; on se rend chez lui : tous les clients étaient des hommes. Quels ne furent pas leur surprise et leur désappointement, lorsqu'en entrant dans le magasin ils n'y trouvèrent à acheter que des... jupons.

Remporter la victoire sur un ennemi cause toujours du plaisir; mais j'avoue que mon cœur de Missionnaire n'était pas satisfait. Ces pauvres sauvages, à la suite de ces alternatives deviennent froids et indifférents pour tous; ils demeurent dans leur ignorance et ne se corrigent point de leurs vices. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas s'en apercevoir. Dieu avait la main levée sur eux. La fièvre scarlatine faisait des ravages; tant que je me trouvai au milieu d'eux, j'arrêtai sa marche en multipliant les remèdes et les soins, mais à peine étais-je parti avec le P. Grouard, qu'elle se remit à faire de nouvelles victimes: quarante-cinq moururent autour du poste, et il est à croire qu'un pareil nombre périt dans les bois.

S'il faut juger des arbres par leurs fruits, on peut dire que ce mélange de religions a produit des fruits amers. Voici des faits qui inspireront de la pitié envers ces malheureux sauvages. Un mari laisse sa femme malade et part pour la chasse. Dans l'intervalle, la pauvre femme met au monde un enfant. Le mari revient, voit l'enfant mort et la mère mourante. Au lieu de lui porter secours, il s'enfuit.. et deux

jours après un passant trouve deux cadavres en putréfaction. Un jeune homme, de retour d'un long voyage, apporte de beaux habillements, salaire de son travail. Il tombe malade et se confie à son frère ; celui-ci, peu soucieux d'en avoir soin, s'empare des vêtements qui ont excité sa convoitise et abandonne le malade, à moitié nu, dans un marais malsain... Quelques jours se passent, et des chiens affamés, se disputant des lambeaux de chair corrompue, donnent des soupçons à un serviteur de la Compagnie. Il se livre à des recherches et on finit par découvrir le squelette du malheureux. — Le R P. Grouard, vers le même temps, revenait de la Mission des Saints-Anges, fort de Liard : il était accompagné d'une famille sauvage, dont le père était très-malade. Arrivés au débarcadère, ses fils le déposent sur le rivage et s'éloignent, tandis que le Missionnaire se dirige vers le fort. Une heure après, la pensée que ces malheureux pourraient bien avoir abandonné leur Père se présente à lui, et il court sur le rivage, où il trouve en effet le vieillard sur le point d'expirer. Il le charge sur ses épaules et le rapporte à ces enfants dénaturés, auxquels il reproche leur crime. Ils lui répondent froidement : « Tu vois bien qu'il va mourir ; ne pouvait-il pas aussi bien mourir là-bas qu'ici ? » Voilà des faits qui ne se produisent point parmi nos catholiques. Il en est d'autres plus révoltants, que ma plume se refuse à retracer.

Mission des Saints-Anges. — Cette Mission, que je viens de mentionner, n'a pas encore fait beaucoup de progrès : elle donne des espérances. Le R. P. Grouard, qui l'a visitée cet automne pour la première fois, n'a vu les sauvages que pendant cinq ou six jours. Son ministère s'est borné à faire dire des prières, à baptiser les enfants et à confesser quelques adultes. Ces sauvages sont très-vicieux, ils paraissent pourtant aimer le Prêtre et la religion, mais on ne reste pas avec eux assez longtemps pour pouvoir les instruire et les corriger. Il faudrait là un missionnaire à poste fixe. Dieu sait quand nous pourrons établir cette résidence !

Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance ou Good-Hope. — Cette Mission avait été jusqu'ici peu féconde en

résultats, malgré tout le zèle de notre regretté P. GROLLIER. Cela tenait à l'état affreux de dégradation où était descendue la tribu des Peaux-de-Lièvre qui la fréquentent. L'automne passé, le R. P. SEGUIN m'écrivait encore : « J'ignore si un jour de salut luira pour notre peuple. Le fait est qu'il se commet à notre porte des actes de barbarie qui font frémir. Je viens de donner la vie éternelle à un enfant que sa mère avait jeté dans l'ordure aussitôt après sa naissance, afin de s'en débarrasser. Elle a trouvé fort étrange que je lui fisse un reproche de sa cruauté : « J'ignore, dit-elle, si son père voudra en « avoir soin : il m'a rejetée moi-même, je puis bien jeter « son enfant. »

Dans une autre lettre, le même Missionnaire me disait : « Les pères emploient ici un affreux remède pour se conserver la vie ; je vais vous le faire connaître... c'est en mangeant leurs enfants. Il vient de m'arriver un vieillard qui s'est nourri ce matin encore d'un morceau de chair humaine, le dernier qui lui restât des corps de ses deux enfants. Il se rendait à ce fort en compagnie de plusieurs sauvages : il les a laissés prendre les devants, a dressé sa tente et a massacré son fils et sa fille et il s'en est rassasié... J'ai cherché à lui inspirer l'horreur de ce forfait épouvantable ; il m'a répondu : « J'ai ouï dire par nos anciens que plusieurs se sont sauvé la « vie en mangeant la chair de leurs enfants : pourquoi n'au- « rais-je pas fait comme eux, puisqu'il y allait de ma vie ? »

Ces malheureux sauvages ne savent pas ce qu'est le mariage, ils prennent une femme et l'abandonnent ensuite ; ici, les femmes se glorifient du nombre de leurs maris. On comprend dès lors les difficultés que nos Pères avaient à vaincre. Comment prêcher une religion de pureté et d'amour à une peuplade soumise à des habitudes de ce genre, qui ont force de loi par une prescription de plusieurs siècles ? Le R. P. GROLLIER se consumait en vains efforts ; à part un petit nombre d'élus, tout le reste était sourd à sa voix.

Le jour de salut paraît s'être levé pour ce peuple. Je suis arrivé là le 6 septembre, à la grande surprise des Pères SÉGUIN et PETITOT. Les sauvages eux-mêmes ont été enthousiasmés,

et, pendant les huit jours que j'ai passés au milieu d'eux, ils ont été très-exacts à se rendre aux exercices de la Mission. Le dimanche je chantai une messe pontificale, qui fit une vive impression sur leurs âmes. La mitre attirait leurs regards ; ils s'inclinaient instinctivement à tous les mouvements qu'ils me voyaient faire. Comme un très-petit nombre était baptisé et qu'un plus petit nombre encore avait fait la première communion, je ne pus donner la confirmation qu'à une vingtaine. Voyant leurs bonnes dispositions et leur empressement, pressé par la fièvre scarlatine, qui commençait à faire des ravages, j'en baptisai un grand nombre et j'en fis baptiser plus encore. Ils étaient instruits et savaient les devoirs que le baptême impose.

Ce mouvement religieux qui s'était déjà manifesté au printemps est dû à deux causes : la maladie, et surtout la mort du P. Grollier, les avaient beaucoup impressionnés. Ce cher Père, qui avait marqué la place de son tombeau entre les deux derniers sauvages enterrés, s'était attiré leur affection. Son lit de douleur était devenu une chaire, et sa tombe continue de parler : *Defunctus adhuc loquitur*. Les sauvages ne manquent jamais de la visiter ; les fidèles y réchauffent leur zèle, les infidèles s'y convertissent. Le zèle du P. Petitot, son activité et la facilité avec laquelle il a appris leur dialecte, ont également beaucoup secondé et favorisé le mouvement vers notre sainte religion.

Nos Pères sont parfaitement bien à Good-Hope. Je ne crains pas de dire que c'est notre meilleure Mission ; ils y possèdent une habitation fort commode, une petite chapelle intérieure, embellie par le P. Petitot, et ils ont déjà élevé la charpente d'une église, destinée à être la merveille du pays. N'ayant pas de serviteurs, ils y jouissent d'une paix et d'une tranquillité que l'on ne connaît pas ailleurs.

Mission de Peel's River. — Cette Mission, visitée plusieurs fois par nos Pères, avait été négligée depuis la mort du P. Grollier, le P. Seguin ne pouvant suffire tout seul au besoin de plusieurs postes très-éloignés les uns des autres. Les Loucheux fréquentent la Mission de Peel's River ; c'est une

race plus énergique et plus propre que toutes les autres à comprendre les vérités chrétiennes. Malheureusement un ministre protestant y réside et le bourgeois le favorise, au point de refuser ce qui leur est nécessaire aux sauvages qui s'adressent au Prêtre. Le P. SEGUIN a visité ce poste au mois de juin ; voici ce qu'il m'a écrit : « Dans ma dernière lettre, je vous disais que je partais pour aller visiter la Mission de Peel's River, qui ne l'avait pas été depuis deux ans. Le 13 juin je partis en effet, laissant le P. PETITOT au lit Tout me prouve que j'ai été bien inspiré en faisant ce voyage, car les sauvages se seraient lassés de ne plus nous voir et se seraient tournés vers le ministre, ils me l'ont fait entendre assez clairement. J'ai rencontré les sauvages après quatre jours de marche, ils étaient campés avec une bande d'Esquimaux ; ils m'attendaient, dans la crainte bien fondée que je ne fusse volé par ces derniers, précaution dont je dois leur être reconnaissant, car, même en leur présence, les Esquimaux ont fait quelques tentatives pour me voler. Les Loucheux avaient dix-neuf grands canaux, ceux qui les montaient étaient tous catholiques. J'arrivai avec eux au fort. Les sauvages réunis en ce lieu se sont mis en mouvement pour venir me toucher la main et me remercier de mon arrivée. Après avoir dressé ma tente, je les ai appelés pour la prière ; dix seulement se sont rendus. J'ai voulu savoir la cause de l'abstention des autres, ils m'ont répondu que ce n'était pas la volonté de venir qui leur manquait, mais qu'ils étaient fatigués des procédés du bourgeois et surtout de sa femme, que tous ceux qui venaient me voir étaient maltraités, qu'on les épiait continuellement et que le ministre ne cessait de parler contre nous ; cependant, ajoutaient-ils, au fond nous t'aimons toujours. Ils en ont donné des preuves, car, au coucher du soleil ils s'introduisaient les uns après les autres dans ma tente. J'en ai encouragé quelques-uns, j'en ai consolé d'autres, et mes catholiques désirant s'éloigner, je suis parti avec eux et je leur ai donné la Mission sur le bord de la rivière. Ceux-ci sont vraiment décidés, et l'opposition qu'ils éprouvent semble augmenter leur zèle. Tout bien compté, je crois que s'il y a dix sauvages

franchement protestants, c'est le pis aller ; notre sainte cause est encore triomphante. »

Mission du fort Anderson ou des Esquimaux. — Le R. P. Petitot a visité ce poste l'hiver dernier ; il n'en a rapporté que beaucoup de fatigues et quelques espérances sur les dispositions des sauvages. Il est probable que ces peuplades ne resteraient pas longtemps sourdes à la voix de Dieu, mais la difficulté est d'arriver au lieu qu'elles habitent. Le fort Anderson va être abandonné ; il deviendra impossible de nous y rendre. Le R. P. Petitot m'a dit qu'il vous avait écrit tous les détails de son voyage.

Mission de Saint-Michel ou fort Raë. — Cette Mission, une des plus importantes, n'a pas été visitée depuis deux ans. Les sauvages ne s'y découragent pas ; j'en ai vu quelques-uns qui sont pleins de ferveur. Le P. Eynard ira les visiter au mois de mars ou d'avril.

Vous avez, mon Révérend Père, sur ces quelques pages le récit, non pas de tout ce qui a été fait, mais au moins à peu près de tout ce qui est venu à ma connaissance. Dans ma marche rapide à travers tant de pays et de Missions, je n'ai pas eu le temps de tout apprendre.

† Henri, O. M. I.,
Evêque d'Anemour.

III. — CORRESPONDANCE DU R. P. PETITOT.

Grand lac des Esclaves, septembre 1863.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Ma dernière lettre du 14 novembre 1862 [1] vous donnait quelques détails sur la fondation de la Mission de la Providence. Je désire qu'elle n'ait pas été interceptée par les Sioux. Je ne vous entretiendrai pas des atrocités que ces sauvages ont commises dans le Minnesota ; les journaux ont dû vous en

[1] Voir *Missions*, t. II, p. 232.

instruire depuis longtemps ; je vous dirai seulement que les Missions ont subi une perte de 300 livres sterling, et que nombre de lettres ont été dévoyées.

Maintenant je me permets de vous entretenir des événements qui se sont succédé depuis ma dernière lettre. A l'entrée de l'hiver, qui s'annonçait terrible, nous avions le bonheur de posséder une baraque en troncs d'arbres, percée de quelques trous en forme de trapèzes plus ou moins irréguliers, sur lesquels étaient tendus des parchemins fort peu transparents : c'était le palais épiscopal de Mgr GRANDIN. Une autre maison du même style, mais plus basse et adossée à la précédente, servait de chapelle. Tout cela était bien pauvre et surtout bien mal fait. La maison principale était si peu d'aplomb, les troncs d'arbres qui en formaient les murs avaient tellement joué, que nous osions à peine y habiter ; cependant nous étions bien heureux d'être à couvert. Nous n'eussions jamais pensé d'en faire autant dans un espace de temps si court. Malgré le voyage que j'avais entrepris en septembre au lac des Esclaves, et dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir, nous manquions encore d'une foule d'objets de première nécessité ; je fus donc dépêché une seconde fois à la Mission Saint-Joseph par Mgr GRANDIN. Le Fr. BOISRAMÉ devait m'accompagner. Le 8 octobre 1862, à deux heures après minuit, je chaussai donc mes raquettes, attelai mes chiens et partis pour le grand lac. Il ne s'agissait rien moins que de faire soixante à soixante-cinq lieues à pied ; mais qu'est-ce que cela dans un pays où l'on ne voyage pas différemment, du moins en hiver? Notre première étape fut de seize heures de marche, c'est-à-dire que nous tînmes le fleuve de deux heures du matin à six heures du soir, sans nous être arrêtés plus de vingt minutes sur le midi. Jugez de notre fatigue ; mais il fallait bien suivre l'infatigable sauvage qui traçait le chemin et qui courait sans cesse. Ce voyage, mon premier en ce genre, m'occasionna des fatigues incroyables. Quoique mes jambes fussent habituées à la marche depuis longtemps, elles ne l'étaient pas à traîner ces énormes raquettes, planches factices d'un mètre et plus de long, qui embarrassent le

voyageur et l'obligent à se balancer de droite à gauche et de gauche à droite, en tenant les jambes écartées. Suspendues aux orteils par une ligature qui emprisonne la pointe du pied seule et s'enroule ensuite au talon, elles causent des douleurs aiguës à quiconque n'est pas habitué à les porter. Aussi, à la fin de la seconde journée, j'avais les pieds ensanglantés, et au bout du voyage je trouvai mes ongles dans mes nippes.

Quelles souffrances, grand Dieu ! de se traîner au milieu de ces bancs de neige durcie (*tsiltréné*), de ces grandes dunes de glace qui bordent les côtes ; de se frayer un chemin parmi ces affreux bourguignons (*chlourghuzé*), amas de glaçons entre-choqués, souvent d'une hauteur effrayante, qui présentent aux pieds du voyageur leurs arêtes vives et acérées comme des lames de sabre. Heureux quand la lune ou quelque aurore boréale fugitive éclaire notre route durant ces longues nuits de vingt heures ; mais, lorsque, privés de cette lumière bienfaisante, il nous faut aller à tâtons sur la piste du guide, qui court toujours, c'est un véritable enfer. Je n'ai rien trouvé qui pût entrer en comparaison avec cette souffrance : c'est celle d'un aveugle qu'on forcerait de courir sur un chemin pierreux. Aussi comme l'on respire à l'aise, lorsque, vers les dix heures, l'aurore entr'ouvre l'horizon ; il semble que l'on sort des étreintes d'un affreux cauchemar. Ne croyez pas pourtant, mon bien-aimé Père, que notre voyage de jour ait quelque chose d'agréable. Devant nous, à notre gauche, s'étend l'immensité du lac, c'est-à-dire une plaine de neige et de glace, que la poudrerie balaye sans cesse, et où se croisent les vents déchaînés. Sa surface, aussi mobile que celle de l'Océan, change d'un jour à l'autre ; et le pas du voyageur n'y laisse pas plus de trace que dans les déserts sablonneux de l'Afrique. A notre droite, on aperçoit au fond de l'horizon une mince bande noire qui tremblote et danse fantastiquement sous les vapeurs du mirage. C'est la terre que nous côtoyons, terre recouverte d'une végétation rabougrie, de forêts épaisses, mais composées d'épinettes et de mélèzes exigus et rachitiques. C'est là que tendent nos pas sur la fin du jour.

Alors commencent de nouvelles fatigues, car il faut penser à passer la nuit. Pendant que notre sauvage Esclave abat une vingtaine de gros sapins, le plus digne de la caravane, c'est-à-dire le pauvre Missionnaire, creuse dans la neige, avec la pointe recourbée de ses raquettes, une fosse de huit à neuf pieds carrés qui servira de lit aux voyageurs. La neige est bien dure et souvent il y en a trois ou quatre pieds; aussi le pauvre Père sue-t-il après avoir gelé. Bientôt les arbres sont abattus, de leurs branches toujours vertes on a fait un lit au fond de la fosse; puis, on transporte à dos ces énormes troncs d'épinettes et de bouleaux, et on les empile à une des extrémités du campement. C'est le coup de grâce de la journée : la fatigue est à son comble. Mais aussi, en retour, que l'on est heureux lorsqu'on peut raviver ses membres engourdis devant un bon feu, où brûlent des arbres entiers ; on parle alors des misères de la journée, on calcule le chemin fait et celui qui reste à faire; puis, on fait la prière et on récite le chapelet. Que la prière est touchante, au milieu de ces forêts couvertes de frimas, lorsque le vent pleure dans les mélèzes, et qu'à part lui tout fait silence! C'est ici surtout que l'homme a besoin de mettre sa confiance et son espoir en Dieu; s'il vient à lui manquer, sur qui comptera-t-il? A soixante et même cent lieues à la ronde, il n'y a pas âme qui vive ; et pourtant, il va se coucher là, dans la neige. Qui sait s'il se réveillera demain!...

Le temps du sommeil est court en voyage, et cependant, mon Très-Révérend Père, il m'était à peine possible d'en goûter quelque peu. D'affreuses crises nerveuses me forçaient sans cesse de m'étirer les membres, surtout les jambes. Entouré de robes de caribou et de bonnes couvertures de laine, et couché entre deux sauvages, je ne pouvais me réchauffer et j'en étais réduit alors à me traîner dans les cendres du foyer; tandis que mes vêtements de peaux en étaient recoquillés d'un côté, je gelais de l'autre, et cependant mes sauvages, bien qu'abrités par une simple couverture qui leur laissait les jambes à découvert, ronflaient comme des orgues de Barbarie.

Mon voyage dura six semaines. A mon retour, je trouvai Mgr GRANDIN fort affaibli ; Sa Grandeur travaillait comme un nègre du matin au soir. Revêtu d'une blouse de cuir et la hache sur l'épaule, notre courageux évêque allait abattre chaque jour des arbres dans la forêt, puis les amenait en traîneau à chiens. Cependant, la viande manquait à la Mission de la Providence, et notre chasseur sauvage n'arrivait pas ; nous en étions réduits au poisson. C'était écœurant. Bref, un beau jour, pour fêter le dimanche, nous tuâmes le plus vieux de nos chiens, et le mîmes à la sauce blanche en compagnie d'un corbeau et de deux grosses espèces de belettes. Quelques jours après, nous mangeâmes du renard blanc, de l'écureuil et du rat musqué.

Je saute à pieds joints les deux mois qui s'écoulèrent après mon retour au Rapide, pour parler de ma nouvelle Mission de Saint-Joseph. A l'arrivée du courrier du printemps, Monseigneur m'annonça qu'il allait m'envoyer à la Mission Saint-Joseph pour en prendre la direction spirituelle et temporelle, le bon Dieu m'ayant mis à même de comprendre, tant bien que mal, la langue montagnaise et de la parler assez couramment. Dès le lendemain de cette annonce, qui me donnait en partage la solitude complète, je faisais mes préparatifs de voyage, et le surlendemain je partais en compagnie d'un métis. C'était le jour de la fête de votre glorieux patron, et j'avais eu le bonheur de célébrer avant mon départ la sainte Messe à votre intention. C'était commencer mon apostolat sous de bons auspices.

Le 20, j'entrais au fort Big-Island, situé sur mon chemin. N'allez pas croire que ces forts de traite du Nord ressemblent à des citadelles. Deux ou trois maisons de bois recouvertes en écorces d'arbre et reliées entre elles par des palissades, dont la porte demeure toujours ouverte : tel est le fort Big-Island en particulier, et tels sont tous les autres en général. Le traiteur, ou post-master, me reçut poliment, mais avec contrainte ; ces messieurs nous tolèrent, mais ne nous aiment pas : la présence du Missionnaire les gêne trop, en les obligeant à se respecter. On me servit un morceau de viande

sèche, filandreuse ; puis, en guise de lit, on m'indiqua poliment un coin d'un petit appartement glacé. Habitué que je suis à coucher dans la neige, sur la terre nue ou sur une planche, ce ne me fut pas une mortification de dormir sur le plancher, mais, au préalable, je me permis d'allumer du feu à la cheminée de terre glaise qui ornait l'endroit. On eut la louable charité de venir l'éteindre durant la nuit, sous prétexte qu'il occasionnait de la fumée. Je pris alors mes couvertures sur le dos et fus me coucher chez les engagés du fort. Le lendemain de cette mystification, je pris pour guide ou plutôt pour *pedisequus* un jeune sauvage borgne et niais, et je m'élançai avec lui sur le lac. Quatre jours après, j'arrivais à la Mission Saint-Joseph, située sur l'île d'Orignal, à trois quarts de lieue du fort Résolution, la doublure du fort Big-Island.

La Mission Saint-Joseph a été fondée par Mgr Faraud il y a cinq ans. J'y remplaçai le R. P. Eynard, qui partit quelques jours après mon arrivée, pour aller visiter les sauvages Flancs-de-Chien, qui habitent les bords du fond du lac. Les sauvages qui fréquentent la Mission Saint-Joseph sont les Montagnais ou *Chippewayans*, dont le nom propre est *Déné*, c'est-à-dire, les *véritables hommes ;* les Couteaux-Jaunes ou *Tratsan-ottiné,* et les sauvages du lac aux Buffles : *Edjiéré troukénadé.* Ils parlent tous cette rude langue montagnaise, qui écorche la luette, ou des idiomes qui s'en rapprochent. Ces sauvages sont des hommes de haute taille, bien découplés et de figure assez douce. Les hommes de six pieds ne sont pas rares parmi eux. Le type montagnais s'écarte peu du type européen, à cela près qu'ils ont les pommettes saillantes, la tête déprimée et allongée, et le menton fort pointu. Comme le paysan provençal, les sauvages sont doués de ce gros bon sens qui ne les laisse jamais sans réplique. Si l'on y joint l'astuce et la finesse qui forment comme le fond du caractère des Peaux-Rouges en général, vous comprendrez que les Montagnais sont loin d'être sots. Aussi faut-il pérorer longtemps avec eux, avant de venir à bout de la moindre des choses. Un sauvage a toujours en réserve une petite harangue qu'il vous

débito sur tous les tons. Avec cet esprit raisonneur et ce bon sens qui les distingue, ils ont bien vite saisi la différence qui existe entre nous prêtres catholiques et un ministre ex-palefrenier qui a fait apparition au milieu d'eux. N'allez pas croire, cependant, Très-Révérend Père, que nos Peaux-Rouges sont le moins du monde ressemblants à ces portraits fardés qu'en ont tracés nos romanciers modernes. Les fiers Sachems n'ont jamais existé que dans leur imagination ; entre eux et nos Montagnais, il existe toute la différence de la fable à la décevante vérité. Il faudrait les voir, ces pauvres sauvages, avec leur épaisse chevelure qui leur couvre la face, à peine recouverts par leur blouse et leurs mitasses de peau qui ne montent qu'à mi-cuisses, dévorant les innombrables insectes qui hantent leur personnage, disputant aux éléments une vie qui ne se soutient qu'au jour le jour, heureux lorsqu'ils n'ont pas à supporter des jeûnes de trois, quatre et même cinq jours; et malgré cette misère profonde, nul n'est plus fier, plus orgueilleux que ces rudes enfants des forêts. Cet orgueil révolte d'autant plus en eux qu'il s'allie à une ignorance des plus complètes. Avant la venue du Missionnaire, ces pauvres gens n'avaient pas seulement l'idée de Dieu ni du diable. Cette croyance au bon et au mauvais Manitou, que l'on trouve répandue dans tout le Nord-Amérique, leur était tout à fait étrangère. Au milieu du fatras de rêveries et de contes absurdes qui forment leurs traditions orales, à peine ai-je pu découvrir quelques souvenirs du déluge, de Noé et de l'arche, des géants, de Babel et de la confusion des langues. Là s'arrêtent toutes leurs notions historiques. Le reste n'est plus qu'un panthéisme délayé avec une sorte de métempsycose et les jongleries de l'*Inkranzé* ou médecine ; encore l'idée d'un principe bon ou mauvais ne se retrouve-t-il nullement dans cette cosmogonie. Selon eux, les animaux ont existé avant l'homme, qui a apparu tout à coup comme un champignon après la pluie ; la femme n'est qu'une perdrix métamorphosée ; c'est un petit canard, appelé *rankanli*, qui a fait la terre. Cette divergence de traditions qui existe entre les Montagnais et les autres Peaux-Rouges situés plus au sud,

divergence qui est totale dans la langue et les habitudes, me porte à croire que les Montagnais sont une race à part, et que toutes les nations du Nord-Amérique ne sont pas autochthones. Je serais bien aise d'avoir avec moi quelques rudiments de langue hébraique ou syriaque. Avec le peu que je sais de la langue montagnaise et ce que le bon Dieu me donnera d'en connaître, s'il me prête vie, qui sait si on ne pourrait pas faire de curieuses découvertes sur l'origine de ces peuples? Mais voilà bien des coq-à-l'âne, je reviens à ma Mission.

Le R. P. Eynard étant parti pour le fort Rae, je suis demeuré seul, entièrement seul, dans une grande maison de bois semblable à toutes celles que j'ai eu déjà l'honneur de vous décrire. La solitude est ici l'épreuve la plus terrible qu'ait à endurer le Missionnaire; malgré toutes les précautions que prennent nos supérieurs pour nous placer toujours deux par deux, il est impossible qu'il n'y en ait pas toujours un qui s'éloigne pour aller visiter les tribus éloignées, tandis que l'autre garde la case en attendant son tour. Ici, c'est un autre cas : je dois demeurer seul à Saint-Joseph jusqu'à nouvel ordre, et cette perspective me sourit fort peu. Par caractère et même par goût, je ne suis pas ennemi de la solitude, surtout lorsqu'elle est troublée fréquemment par les apparitions de nos tribus nomades; mais demeurer privé de confession pendant cinq, six, huit, dix mois, un an! c'est là une épreuve bien dure à supporter, et qu'il faut endurer pour la comprendre. Aussi parfois se sent-on rongé d'une profonde mélancolie, d'un marasme inexprimable.

De mars à la mi-juin, c'est-à-dire jusqu'à la débâcle des glaces, mon occupation la plus ordinaire fut l'étude de la langue, puis vinrent les catéchismes et l'école que je faisais toujours aux enfants métis du fort Résolution; la culture de mon jardin qui m'occasionna bien des sueurs et des fatigues : le terrain est si ingrat! Avec le 1er juin, et avant que les glaces eussent laissé la baie totalement vide, arrivèrent les Montagnais, puis les Couteaux-Jaunes, et enfin, les sauvages du lac aux Buffles. Je commençai donc pour eux la Mission-

Pendant trente-cinq jours, je prêchai en montagnais matin et soir, je fis le catéchisme et montrai à lire aux enfants. Grâce à Dieu, la Mission fut fructueuse : depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, tous s'approchèrent du sacrement de pénitence jusqu'à deux et trois fois pendant ce laps de temps; j'eus le bonheur de distribuer notre bon Maître à cent cinquante-quatre sauvages, dont neuf communiaient pour la première fois; je conférai de plus le baptême à sept adultes et à une douzaine d'enfants. Les sauvages ne me laissaient pas un instant de repos, c'était toujours des explications à donner, des cantiques à apprendre, des prières à faire répéter. Jusqu'à onze heures avant minuit, je demeurais avec eux; mais en dépit du soleil qui disparaît à peine de notre horizon à cette époque de l'année, il fallait bien prendre un peu de repos, et j'étais obligé de barricader ma porte pour empêcher les sauvages de venir faire la causette avec moi pendant ce temps, que je n'appellerai pas la nuit.

Le 2 juillet, avec les barges qui montent du fort Simpson au Grand Portage la Loche, seul moyen de communication dans ce pays, arriva le révérend Kirkby; c'est cet ex-palefrenier, devenu maître d'école et enfin créé ministre, dont je vous entretenais plus haut. Il n'eut rien de plus pressé en mettant pied à terre que de rassembler les sauvages pour leur faire faire lecture de sa bible. Dès que j'eus connaissance que le loup avait mis le nez dans ma bergerie, je fus saisi d'une sorte de fièvre, je ne pus ni manger ni dormir; mon parti fut arrêté : dès le lendemain, je pris ma clochette et mes cantiques sauvages, puis, traversant la baie, j'allai planter ma tente près du fort Résolution. Je craignais que Sa Révérence n'eût porté atteinte aux fruits de la Mission, ou n'eût jeté quelques préjugés, quelques doutes dans ces pauvres intelligences où la foi a encore si peu de racines. Je réunis donc les sauvages; puis, après avoir chanté quelques cantiques, je leur adressai la parole en montagnais, tâchant de réfuter une à une les erreurs du ministre anglican. Mon discours fut un peu long, mais on écoutait avec la plus grande attention; tout à coup, lorsque j'en vins à parler de

notre bonne mère Marie, que le ministre avait attaquée sans pudeur, je ne pus retenir mes larmes et demeurai sans voix et sanglotant au milieu de cette multitude de faces rouges vivement impressionnées. Dieu et la Sainte Vierge firent le reste. Dès ce moment, le ministre eut beau entonner ses cantiques en je ne sais quel patois, personne n'y répondit; il promit abondance de thé et de farine, *plenty thee and flour*, à quiconque se ferait baptiser par lui; il promit l'équivalent en marchandises de vingt-cinq peaux de castor à quiconque renierait la Très-Sainte Vierge et jetterait son chapelet; il offrit aux sauvages d'acheter leurs livres de prières, et leur en distribua d'écrits en je ne sais quelle langue, sur lesquels, parmi les dix commandements, était inséré ce onzième précepte : *Mari dessi, yaounlti ille :* Marie, te dis-je, ne la prie pas. Les sauvages ont pris son tabac, ont allumé leurs pipes avec ses petits livres et ont gardé leurs chapelets et leurs cantiques; en même temps, dans leur bon sens ils s'entre-disaient : « Si sa prière était bonne, il ne nous payerait pas pour nous faire prier avec lui. » Ainsi donc, grâce à Dieu et à Marie, le révérend Kirkby partit comme il était venu, et nos sauvages n'ont pas été corrompus par sa parole. D'ailleurs, il faut bien le dire, ils n'ont rien compris à son jargon. Depuis quatre ans que ce monsieur est installé dans nos parages, à peine connaît-il quelques mots de la langue, il a sans cesse recours aux interprètes; son troupeau ne se monte pas à plus de soixante sauvages, et c'est beaucoup trop dire.

Voilà, mon révérend et bien-aimé Père, la chronique de ma petite île d'Orignal; puisse-t-elle vous intéresser quelque peu et me faire pardonner ma loquacité. Puisque je n'ai le bonheur de vous parler qu'une fois par an, tant vaut-il le faire amplement.

7 décembre 1863.— Après six mois seulement de solitude, Mgr Grandin m'a donné un compagnon; Sa Grandeur fait même plus : prenant en considération les demandes réitérées que je lui ai faites d'être envoyé chez les Esquimaux et chez d'autres peuples des contrées boréales qui n'ont jamais vu de prêtres, elle me donne pour remplaçant le R. P. Gascon

qui revient du fort Good-Hope, et m'annonce que j'ai à me préparer à partir le printemps prochain pour l'extrême Nord. Voici quel sera probablement le plan de campagne : au mois de mars 1864, j'irai au fort Raë sur les glaces donner la mission aux Flancs-de-Chien qui habitent le nord-est de notre grand lac; de là, et toujours sur les glaces, je me rendrai au grand lac des Ours avec la tribu qui y retournera du fort Raë. Je passerai tout l'été à visiter les différentes tribus qui bordent ce lac immense; puis en automne, je me dirigerai vers le fort Good-Hope pour y hiverner; au printemps 1865, je me rendrai chez les Esquimaux, ce sont là des parages qu'aucun Prêtre n'a encore parcourus. Ne devrions-nous pas être honteux d'y avoir été précédés par les traiteurs anglais?

De grandes fatigues m'attendent, je le sais, dans ces voyages ; mais ne me plaignez pas : notre vie ici n'est qu'une mortification continuelle, qu'un martyre à petit feu ; qu'importe ! en haut est la couronne. Ceux qu'il faut plaindre, ce sont ces pauvres gentlemen qui viennent échanger dans ces neiges la plus belle partie de leur existence contre quelques queues de loutre et quelques défroques de renard. Quant à moi, pour tous les renards noirs morts, nés ou à naître, je ne voudrais pas demeurer un quart d'heure en ces parages ; mais, pour une seule âme de sauvage, veuillez, mon Très-Révérend Père, m'y laisser jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Grand lac des Esclaves, 3 *avril* 1863. — Avant tout, laissez-moi vous dire que ma santé est toujours très-florissante et mes joues vermeilles, au point que nos candides sauvages m'ont fabriqué un nouveau nom : *Yalt^ei-Deg^eezè*, ce qui signifie : *le Priant en forme d'œuf*. Ce titre serait peu flatteur, n'est-ce pas, si on l'adressait à un Européen. Ici, c'est différent, gras, gros et court, voilà du superlatif, en fait de forme.

Venons-en maintenant aux aventures. En décembre dernier (1863), je fus appelé près d'un jeune homme malade. « Mon beau-frère se meurt, » m'avait dit notre chasseur *la Graine-Sèche*. « Mange-t-il encore? » telle fut ma réplique, et, sur sa réponse affirmative, je l'assurai qu'il guérirait vite. Je

savais, en effet, combien les pauvres sauvages sont douillets : dès qu'ils sentent la moindre indisposition, ils se croient morts; mais ils ne laissent pas de manger et de manger toujours; ils se croiraient perdus sans cela. Toutefois, quatre jours après, mon homme m'envoyait encore chercher : « *Le jeune rat* se meurt, te dis-je, il ne mange plus... — Il ne mange plus? Ah! alors ça commence à être sérieux; je pars. » Et je partis le 12 décembre avec mon engagé canadien. Nous avions quarante-cinq milles anglais à faire pour arriver au campement de cette famille, c'est-à-dire à peu près dix-sept lieues françaises; et dix-sept lieues à travers forêts, savanes et rivières gelées, n'exigent pas moins de deux journées de marche. Mais je voulais arriver le jour même, je pris donc un traîneau en forme de sabot, décoré ici du titre de carriole, j'y attelai mes trois plus vigoureux chiens. Nous voilà partis longtemps avant le jour. Malheureusement, dans ces voitures primitives, il n'y a tout juste que la place d'une personne; c'est pourquoi nous nous faisions carrosser à tour de rôle, et tandis que l'un se prélassait dans ses couvertures, l'autre suivait le traîneau au pas de course, exercice fort peu amusant, surtout lorsqu'il se continue sans interruption de trois heures du matin à six heures du soir, et que le sentier de chasse que l'on arpente est de proportion si exiguë que pour peu que le pied dévie à droite ou à gauche, on tombe et on enfonce jusqu'à la ceinture dans une neige demi-molle. Bien souvent, lorsque le traîneau vous emporte à travers les bois, une branche malencontreuse vient traîtreusement vous déchirer la physionomie, ou bien une souche cachée dans l'épaisse couche de neige renverse le char de parchemin et celui qui le monte, dans une neige dont le simple attouchement occasionne instantanément une forte onglée. Mais ceci n'est qu'un détail. Le plus dur est cette course échevelée tout le long du jour. Je ne pouvais croire autrefois qu'un homme pût faire les fonctions d'un cheval, et voilà que je viens d'en faire l'expérience, et que je l'ai supportée avec assez de facilité. Chose singulière, dans ce pays, malgré la raréfaction de l'air, on peut courir tout un jour sans perdre haleine. Est-ce

croyable? c'est pourtant vrai : il suffit de se serrer fortement les reins avec une courroie et de respirer des narines seulement.

En traversant ces bois si épais, si inextricables, ces petits vallons ensevelis dans la neige, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir aux peines qu'occasionne le simple approvisionnement d'une Mission dans le Nord-Amérique. En France, le boucher achète à la boucherie des animaux déjà tués, dépecés, qu'il n'a plus qu'à revendre ; chacun mange sans souci des mets qui n'ont occasionné presque aucune peine. Qu'il en est autrement ici ! Le sauvage pourvoyeur est parti : il emmène avec lui toute sa famille, sa maison de peaux, ses vêtements, ses armes; pour tout véhicule il n'a qu'une longue planche de bouleau, dont la partie antérieure est recourbée en volute, qui est traînée immédiatement sur le sol par deux ou trois chiens étiques. Il fraye lui-même à la raquette un chemin à son équipage jusqu'à ce qu'il trouve un endroit assez fourni en bois mort et assez couvert de pistes d'animaux. Là, il dresse la loge, puis bat le terrain jusqu'à ce qu'il ait tué quelques animaux. C'est alors à son aide à les dépouiller et à les mettre en cachette en attendant que les serviteurs de la Mission viennent les chercher en traîneau. C'est à cette fin que le faiseur de caches trace ses sentiers si longs, si tortueux, à travers bois et dans la neige, coupant les arbres tombés, traversant des halliers, des fourrés épais, de vastes savanes, où, malgré ses raquettes, il enfonce de deux pieds et plus. Comment peut-il se diriger au milieu de ces arbres si serrés? quelle est la boussole qui le guide ? à quels poteaux reconnaît-il sa route? voilà autant de questions que l'Européen s'adresse en visitant nos forêts, en parcourant ces sentiers qui arrivent si droit au but au milieu du dédale des bois. Quant au sauvage, il est ici aussi à l'aise qu'un Français dans sa ville natale, il connaît chaque arbre, chaque mamelon, chaque prairie; puis, lorsqu'il passe pour la première fois dans un lieu, quelques coches faites aux arbres, quelques branches cassées, quelques balises plantées dans la neige, sont autant de jalons qui lui font retrouver son chemin si la poudrerie efface sa piste.

Mais revenons à mon petit malade; nous arrivons à sa loge le soir même, au grand étonnement de toute la famille : nous avions parcouru en un seul jour le même trajet que la famille n'avait effectué qu'en trois jours. Après avoir serré la main à tous les sauvages, j'allai m'asseoir les jambes croisées au fond de la hutte de peaux, en gardant quelque temps le silence, suivant l'habitude des sauvages. J'examinai ensuite mon jeune malade, nommé Cyprien, et je reconnus en lui un peu de migraine, suite d'un gros rhume, mais il était loin d'être à l'agonie; bien plus, je soupçonnai que sa maladie était la faim, car je n'ignorais pas le peu de soin que les sauvages prenaient des orphelins qui sont à leur charge. Je le confessai toujours, par précaution, lui fis priser un peu de camphre et lui donnai deux ou trois pilules de rhubarbe, en l'assurant qu'il ne mourrait pas de celle-là.

Notre appétit avait été aiguisé par cette course furibonde au grand air, aussi s'empressa-t-on de *faire chaudière*, selon l'expression du pays. Nos sauvages le désiraient encore plus que nous, les pauvres gens étaient dans la disette, et bien que la *Graine-Sèche* eût en dépôt sur un petit échafaudage un orignal qu'il avait tué pour nous, il n'avait pas osé y toucher, parce que cette viande n'était plus à lui. Je m'empressai de lui en faire présent d'une partie. Cette probité, qui serait rare chez les blancs, est vraiment héroïque chez un sauvage, et vous montrera que la parole du Missionnaire ne tombe pas ici dans une mauvaise terre. Sur ces entrefaites, arrivèrent deux petits sauvageons de huit à dix ans, à peine recouverts d'une petite chemise de peau de lièvre blanc et de mitasses de cuir d'orignal; ils apportaient le pot-bouilli, c'est-à-dire, deux lièvres et deux perdrix, blancs comme neige les uns et les autres. C'était là leur chasse de la journée, car ici tout le monde travaille, et un petit enfant tire souvent sa famille du péril; sans notre arrivée, en effet, ces quatre petits animaux auraient formé le seul et unique repas de nos sauvages depuis le matin. La *Martre-qui-saute,* femme de la *Graine-Sèche*, s'empare aussitôt des lièvres; en un clin d'œil, elle les eut retournés comme un gant, vidés et lancés dans le

chaudron sans plus d'apprêts; les perdrix furent expédiées aussi promptement. Une demi-heure après, la digne cuisinière tirant d'un sac de cuir qui lui servait d'oreiller une assiette de fer-blanc, la fit passer par le feu, et me la présenta chargée d'une perdrix et d'un lièvre.

Habitué aux apprêts de la cuisine sauvage, je n'eus pas de peine à vaincre ma répugnance, et je fis disparaître ces deux victimes. Dix minutes après ce premier repas, la chaudière fut enlevée du feu, et on tira à l'aide d'un bois pointu des quartiers de viande à demi cuite, que chacun se mit à déchirer à belles dents. J'eus pour ma part deux côtelettes longues comme des sabres, et sur lesquelles mon râtelier s'épuisa en vains efforts. Cependant les enfants n'avaient rien reçu et le pauvre malade encore moins, sa prétendue maladie étant sans doute pour mes gens une excuse légitime de le laisser à jeun. Aussi ces pauvres petits êtres couvaient-ils des yeux les morceaux de viande demi-sanglante que nous tenions entre les mains. On eut enfin pitié d'eux et on leur donna... quoi?... les os à ronger. Inutile de dire s'ils sortirent polis de leur bouche. Quant à moi, je gratifiai de deux côtelettes mon malade, qui les dévora comme s'il avait joui de la meilleure santé.

Je croyais le repas fini, j'avais déjà dit mes grâces, lorsque la *Graine-Sèche* me demanda si je voulais goûter du contenu d'un certain vase non couvert. J'hésitais à répondre, lorsque je me vis servir d'une sorte de colle jaunâtre et gluante. J'avoue que le cœur me manqua à la vue de ce brouet. Toutefois, pour ne pas contrister mes hôtes, j'avalai bravement; mais ma répugnance parut se trahir à la fin, car la *Graine-Sèche* ne put retenir un franc éclat de rire. Je lui demandai alors la recette de cette soupe : mon homme, me montrant un parchemin qui servait de porte à sa hutte, et un os d'orignal taillé en biseau, « Voilà, dit-il, la matière de la soupe, et voilà l'instrument de cuisine. » Cette sublime drogue n'était rien autre chose que de la râpure de parchemin. Je ne pus m'empêcher d'admirer les moyens ingénieux que la divine Providence inspire à ces sauvages pour triompher de la

mort, avec laquelle ils jouent sans cesse. Qui de nous ne se croirait perdu, dans une position analogue à la leur? qui songerait à s'industrier de la sorte? Le sauvage, lui, ne s'épouvante pas : il manque de nourriture, il va périr, que fait-il? Est-ce en hiver, il raclera les peaux qui forment les parois de sa demeure et en tirera une gélatine nourrissante ; est-ce en été, il ramassera sur les rochers une sorte de lèpre terrestre, un lichen noirâtre et recoquillé, et de ce cryptogame bouilli il se procurera une gelée douce et succulente. J'ai nommé la tripe de roche (*thétim*).

Au milieu de ce festin sauvage, la nuit était venue, nuit froide, glaciale. Déjà les petits enfants, vêtus de leur unique chemise de peau de lièvre, dormaient côte à côte et les pieds au feu. Bientôt nous fîmes la prière en commun, et chacun de nous se hâta de chercher le repos sur le sol glacé. Je dis chercher le repos, car il n'était pas facile de le trouver, dans cette triste hutte ouverte à tous les vents. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, et ne fus occupé qu'à attiser ou à rallumer le feu, dont les sauvages ne s'occupent guère dès qu'ils ont la tête sur le plancher. Quant à ma famille peau-rouge, elle dormait tout son soûl, comme si elle eût été dans le meilleur lit d'édredon.

Le lendemain, après le soleil levé, la famille sortit tour à tour des bras du sommeil. La ménagère fut la dernière à se résoudre à revenir à la vie active ; elle n'avait pourtant pas grands apprêts à faire pour se lever, et sa couche de branches sèches n'était pas un lit bien douillet. Alors le père, attirant chacun de ses enfants à lui, passa ses doigts dans leur chevelure inculte pour y mettre quelque ordre ; puis, leur ayant fait réciter leur prière, il leur mit un chaudron entre les mains avec ordre d'approvisionner la maison en neige propre, afin d'alimenter le pot-au-feu ; car comme la dernière opération de la veille avait été la mastication, ce fut aussi la première de ce jour. Le repas achevé, je levai aussitôt le camp et repris le chemin de la Mission. En revenant, nous pûmes contempler une belle parhélie d'aurore : de chaque côté d'un foyer de lumière qui projetait une immense pyramide verticale,

deux autres foyers lumineux se montraient aussi, mais moins rouges et projetant une pyramide moins brillante ; de telle sorte qu'on aurait dit que trois soleils se levaient à la fois. C'est un merveilleux spectacle.

J'arrivai à la Mission le 14 décembre, jour où nous attendions le courrier qui descend du nord à la Rivière-Rouge ; mais, avec l'exprès, nous attendions aussi Mgr Grandin, qui nous avait promis de passer les fêtes de Noël avec nous. Aussi notre impatience était-elle grande. Hélas ! le voyage de Sa Grandeur a manqué de se changer en la plus grande catastrophe qui puisse fondre sur nos Missions. Le soir de ce même jour, à la tombée de la nuit, un petit sauvage, revenant du fort, nous annonça que les deux officiers traiteurs anglais qui amenaient l'exprès étaient arrivés au fort Résolution, mais qu'ils avaient laissé Mgr Grandin sur le lac avec un petit métis qui lui servait de cuisinier. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre. Monseigneur sur le lac, tandis qu'il faisait un temps épouvantable, que le vent soulevait une épaisse poudrerie, que la nuit la plus sombre se joignait à un froid d'au moins 40° centigrades ; tandis qu'il s'agissait d'une traversée périlleuse, d'une demi-journée de marche, et que la moindre déviation du sentier battu par les officiers anglais pouvait jeter Sa Grandeur en plein lac et la vouer à une mort certaine ! Cette pensée nous atterra, mais ne nous découragea pas. J'arrivais de voyage ; mais, ne pensant pas à la fatigue, je m'élançai sur le lac avec notre engagé canadien et un jeune sauvage, nommé Tsépanké, à la recherche des pauvres égarés. Nous courûmes longtemps à travers les bourrasques de neige, brandissant des tisons enflammés et poussant de temps en temps de grandes clameurs, tandis que de la Mission on ne cessait de tirer des coups de fusil et d'attiser de grands feux sur le bord de la berge. Rien ne répondit à nos efforts. Nous allumâmes avec des peines inouïes un grand feu dans la neige à la pointe méridionale de notre île. Mainte fois le vent le dispersa et l'éteignit. Hélas ! ici encore nos efforts furent vains, nos espérances déçues : après deux heures d'attente et de souffrance sous la tempête et dans les

glaces, il fallut reprendre tristement le chemin de la Mission sans avoir rien vu ni entendu ; nous espérions toutefois que Monseigneur se serait rendu avant nous à la Mission, lorsqu'un coup de fusil tiré à notre approche vint résonner à notre oreille comme un glas funèbre : Monseigneur n'était pas retrouvé, et il était dix heures du soir, au mois de décembre !

Dire quelles furent les angoisses de cette longue nuit qui survint est impossible pour moi ; elle ne fut qu'un long cauchemar, je n'entendais que des coups de fouet, des aboiements de chiens, des cris de douleur, et quand, réveillé en sursaut, je prêtais l'oreille, je n'entendais que le grondement et le déchaînement de la tempête. Aussi, je vous laisse à penser si je dus m'irriter contre les deux traiteurs anglais. Chez notre engagé canadien, père du jeune homme qui accompagnait Monseigneur, on passa la nuit à pleurer au coin de l'âtre.

Cependant, dès le point du jour, deux métis engagés du fort s'étaient rendus à la Mission avec leurs chiens, afin d'aller à la recherche de Sa Grandeur ; mais, pour cela, qui le croirait ? il leur avait fallu enfreindre la consigne. Ils s'élancèrent sur le lac avec nos engagés, munis de chaudes couvertures, de vivres, et se dispersèrent dans toutes les directions. Durant ce temps, le R. P. Gascon et moi, nous allâmes célébrer le saint sacrifice, et je l'offris avec la double intention de l'appliquer à leur salut s'ils étaient encore vivants, au repos de leur âme s'ils étaient morts. Mais j'avais déjà perdu toute espérance, car camper en plein lac en hiver et sans feu n'est pas seulement regardé par les gens du pays comme un danger imminent de perdre la vie, c'est, disent-ils, s'exposer à une mort inévitable. Comment, après cela, Monseigneur a-t-il été sauvé ? Je laisse aux libres penseurs à l'attribuer aux circonstances ; quant à nous et à tous les gens du pays, nous regardons le fait comme miraculeux et comme un effet signalé de la protection de notre bonne Mère, à laquelle Monseigneur et son compagnon avaient fait un vœu dans ce moment plus que critique.

Vous savez déjà [1] qu'après une nuit de transes continuelles, ayant à lutter contre un sommeil de plomb qui les eût immanquablement envoyés dans l'éternité, nos pauvres voyageurs ont pu être retrouvés sains et saufs le lendemain par nos métis.

Le croiriez-vous, ils n'avaient pas seulement un ongle gelé, tandis que les deux officiers qui les avaient abandonnés s'étaient gelé une partie du visage, bien qu'étendus dans leur carriole, et que nos deux voyageurs eussent dû naturellement se geler jusqu'au cœur. Ceux que Dieu garde sont bien gardés ; n'en doutons pas, il y a une Providence toute spéciale pour le pauvre Missionnaire.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, 30 *septembre* 1864. — Mon Très-Révérend et toujours plus aimé Père, conformément à votre désir, je m'empresse de combler au plus vite la lacune qui existe entre la date présente et celle des 1er septembre et 7 décembre 1863, que portait ma dernière lettre ; certes je n'avais pas besoin que vous m'en exprimassiez le désir, pour me faire un devoir de vous écrire : je trouve encore dans mon cœur assez d'affection et de reconnaissance pour oser vous dire, mon bien-aimé Père, que je serai toujours un de vos plus assidus correspondants ; mais puisque vous me faites l'honneur d'agréer mes lettres et de m'assurer qu'elles vous sont agréables, je n'en aurai qu'un motif de plus pour les faire longues et intéressantes. Aujourd'hui, j'aurai plus que des aventures à vous narrer, car le bon Dieu a bien voulu que votre indigne fils produisît quelques fruits parmi la nation des Indiens Flancs-de-Chien, que j'ai eu le bonheur de visiter en avril, mai et juin dernier. Les circonstances m'ont déterminé à me rendre sur leur territoire et à passer une quarantaine de jours sous leurs tentes. Le pays que j'ai parcouru avec ces sauvages est totalement inconnu et n'est pas même marqué sur les plus récentes cartes d'*Arrowsmith ;* c'est ce qui m'a porté à donner des noms aux rivières et aux lacs que j'ai traversés et à en dresser une carte

[1] Voir *Missions*, t. V, p. 395.

que je vous envoie, pour en faire tel usage que vous voudrez. J'arrive maintenant à la relation de mon voyage.

Le 12 avril 1864, je partis à trois heures du matin de la Mission Saint-Joseph, du grand lac des Esclaves, pour celle de Saint-Michel, située au nord du même lac, à cent quarante milles de la Mission précitée, c'est-à-dire environ cinquante-huit lieues françaises. Le but de mon voyage était d'y donner les exercices de la Mission aux Indiens *Litchanrê*, ou Flancs-de-Chien, qui, chaque printemps, se rendent au fort Raë pour faire la traite avec les officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson. Mes compagnons et guides étaient deux jeunes gens de la tribu des *Traltsan-ot-inê* ou Couteaux-Jaunes, nommés : l'un, le *Lièvre-du-Saule*, et l'autre, le *Nid-d'Écureuil*. Nous étions au printemps et, par conséquent, le voyage ne devait pas présenter de grandes difficultés ; mais le printemps du Nord serait un hiver bien triste et bien rigoureux sous le climat fortuné de la France. La neige, quoique fondant en plein midi, était soir et matin recouverte d'une croûte de glace qui n'était pas assez forte pour nous supporter et à travers laquelle nous nous enfoncions dans une neige molle qui mouillait nos pieds et rendait notre course très-pénible. Je dis *course ;* car pour économiser un ou deux jours de marche, nous avions pris notre route à travers le lac dans sa moindre largeur et nous étions forcés de courir afin d'arriver le même jour sur le rivage opposé et de n'être pas contraints de coucher sur le lac et sans feu. Nous courions donc à toutes jambes dans la direction nord, nous relayant à tour de rôle pour tracer le chemin aux chiens qui emportaient mon traîneau. Un léger brouillard qui planait à l'extrême horizon nous indiquait seul le gisement des terres, et c'est vers ce point que nous nous dirigions dans cet océan de neige et de glace, sans rivage, comme la mer. Malheureusement, vers midi, cette brume légère se changea en noirs nuages qui distillèrent sur nous une neige épaisse et abondante : soleil, nuages, horizon, tout disparut ; alors, la surface du lac se confondit avec le ciel, aussi blanc que lui ; nous semblions perdus dans une balle de coton. Il ne nous fut plus possible de nous diriger que d'après le vent, qui nous

fouettait le visage ; mais durant l'espace de deux ou trois heures, le vent changea d'aire autant de fois, de telle sorte que notre guide, malgré son instinct et sa sagacité de sauvage, était tout désorienté. Le soleil, qui se montra un instant sur le soir, vint nous prouver que nous étions égarés.

C'était vraiment le cas de consulter la poule noire des quatre chemins. Je fis mieux, et récitai l'*Angele Dei ;* puis, m'orientant aussi bien que je le pus, je désignai à mes deux Indiens la direction que je présumais devoir être la terre. On se mit en marche de plus belle, et une heure après nous découvrions une faible bande grise qui flottait à l'horizon. C'était le rivage, où nous arrivâmes à la nuit tombante, après avoir parcouru trente-quatre milles et demi depuis le matin. Une fosse creusée dans la couche de trois pieds de neige qui recouvrait le sol nous fournit, comme d'ordinaire, un lit aussi commode qu'on peut se le procurer à l'enseigne de la forêt, et le lendemain nous nous remîmes bravement en marche, sans penser aux souffrances de la veille. Les noms sauvages de toutes les terres que nous longeâmes pendant les trois autres jours que je mis à achever mon voyage au fort Raé rappellent les guerres intestines qui divisèrent pendant longtemps les deux tribus des Couteaux-Jaunes et des Flancs-de-Chien. Aujourd'hui, ces animosités ont disparu devant la Croix et l'Evangile ; mais le nom de *Terres ennemies* est resté au territoire *Lutchanrê.*

Durant la dernière journée, mes chiens me procurèrent un petit divertissement. Au moment où nous allions doubler une pointe avancée, nous aperçûmes un être noir qui paraissait nous guetter de loin, se montrant et se cachant successivement dans un trou pratiqué dans la glace. Après avoir piqué notre curiosité par ce manége répété à satiété, ce personnage si peureux daigna se montrer en entier et jouer des talons à notre approche. C'était un glouton ou carcajou (*gulo luxus*) de belle taille et parfaitement noir. Dès que nos chiens eurent vent de la bête, ils dressèrent l'oreille, regardèrent leur conducteur et partirent comme un trait à la poursuite du glouton. J'étais en ce moment dans le traîneau et j'eus ainsi le plaisir

de faire un charmant *steeple-chase*. Mon traîneau rebondissait comme une balle sur la glace, et mes coursiers, qui un moment auparavant traînaient la jambe, auraient rivalisé avec le meilleur cheval arabe. L'animal disparut dans l'épaisseur de la forêt, mais il ne fut pas facile de maîtriser la fougue de mes coursiers, qui auraient bien consenti à me traîner, nouvel Hippolyte, parmi les broussailles et les halliers.

Le 15 avril, au soir, j'arrivai au fort Raé, où je fus reçu avec la plus grande courtoisie par M. Smith, officier traiteur de la Compagnie. Durant tout le temps que je passai dans ce fort, j'eus toujours place à sa table, bien que je logeasse dans la maison que nous possédons à quelques pas du fort, et qui sera bientôt accompagnée d'une chapelle. Le fort Raé ainsi que la Mission Saint-Michel sont situés sous le 62°28' latitude nord et le 114°49' longitude ouest de Greenwich, presque au fond d'une baie allongée et au pied d'une montagne que l'eau environne de toutes parts.

Le surlendemain de mon arrivée, après m'être suffisamment reposé, j'ouvris les exercices de la Mission et les continuai sans interruption pendant vingt jours, prêchant en montagnais deux fois par jour, et catéchisant les sauvages durant la journée entière, lorsque je n'avais pas à les entendre en confession. Ma petite maison de dix-sept pieds carrés ne désemplissait jamais, il fallait littéralement m'arracher à eux pour aller prendre mes repas, et j'étais obligé de barrer ma porte pour pouvoir prendre mon sommeil, mais ces fatigues, comme vous le pensez bien, faisaient ma joie et ma consolation, comme elles en avaient rempli Sa Grandeur Mgr GRANDIN, deux années auparavant. Quelle foi chez ces Flancs-de-Chien ! quel zèle pour la prière, la confession ! Je ne puis m'empêcher de l'avouer, j'avais retrouvé la semence des premiers chrétiens, que je croyais à jamais perdue. Voilà les sauvages christianisés tels que je les avais rêvés autrefois ; ce rêve est devenu réalité, Dieu merci ! Combien j'ai été doucement ému, mais pénétré de confusion pour moi-même, en entendant ces pauvres Indiens s'accuser en pleurant de quelques misérables peccadilles, la plupart déjà lavées par

les eaux du saint Baptême, et adresser à Dieu à haute voix, avec la belle simplicité d'un enfant, les prières les plus ingénues et les plus touchantes que j'aie jamais entendues! J'arrivai assez à temps au fort Raë pour administrer un jeune Indien et lui fermer les yeux. Avant de mourir, il me fit signe de la main que Dieu l'appelait au ciel. De fait, il s'en allait muni du saint Viatique, qu'il avait reçu avec la plus grande ferveur, et lavé de plus en plus par des absolutions réitérées presque tous les jours. En voyant ce pauvre moribond couché douloureusement sur la terre nue, grelottant sous la bise et souffrant toutes les douleurs, je me sentais pris d'un grand sentiment de confiance en la miséricorde divine. Non, il est impossible que Dieu soit un juge sévère pour le pauvre sauvage. Ici l'homme meurt vraiment en pénitent, il meurt couché sur cette terre d'où il est sorti et où il va rentrer. Il ne peut ouvrir ses yeux éteints sans apercevoir le ciel qui s'étend sur sa tête ; on ne voit autour de lui que les haillons et le dénûment de la misère, et quand, du fond de cette tente de peaux percée de mille trous, un pauvre Indien mourant tourne son regard vers le ciel en appelant Dieu son père, Dieu peut-il être un juge pour lui? peut-il lui réserver des rigueurs que nous seuls, hommes civilisés, méritons? Oh! non, non; on sent ici que Dieu est tout miséricorde. Aussi le sauvage meurt-il sans regret, comme sans amertume; il n'a cessé de souffrir sur cette terre: qu'y pourrait-il regretter? Pour lui, le ciel est ouvert; il le sait et meurt avec joie, parce qu'il a vécu d'espérance. Il n'est pas un de nos Indiens catholiques qui ne justifie ce que je dis ici; il est remarquable que ceux mêmes dont la conduite laisse à désirer meurent en bons chrétiens; aussi le cher P. Grollier disait-il que les sauvages ne sont bons qu'au lit de mort.

Le 6 mai, j'avais déjà fait une trentaine de baptêmes et célébré dix à douze mariages, lorsqu'il m'arriva une députation de sauvages Trakwel-Ot-Iné, composée du chef Satlé-Nakrasya et de onze jeunes gens. Ces bons Indiens, qui, à l'exception de leur chef, étaient tous infidèles, avaient fait un voyage de sept jours à la raquette pour venir chercher le

Missionnaire. Nakrasya m'adressa même une longue harangue pour me décider à le suivre sur leurs terres ; il me disait que leurs vieillards mouraient sans baptême, qu'il n'y en avait aucun parmi eux qui fût marié par l'Eglise, et qu'aucune femme, qu'aucun enfant n'avait encore été lavé par l'eau du bon Dieu. Je n'avais pas besoin d'un si long discours pour me prononcer, et j'étais trop heureux que ces sauvages fissent eux-mêmes les avances à la grâce en aplanissant les voies à l'Evangile. D'ailleurs c'était une occasion exceptionnelle qui se présentait à moi ; je ne pouvais la laisser échapper sans priver de la grâce du baptême une multitude de familles trop éloignées des forts pour avoir jamais pu communiquer avec les prêtres et même avec les blancs, qui ignorent encore le chemin de leurs déserts. Je savais que, faute de prêtres, quelques-uns de ces Indiens s'étaient permis de se donner à eux-mêmes ce titre, et qu'ils séduisaient leurs compatriotes par leurs paroles et leurs prétendues visions. Il n'en fallait pas tant pour me faire fermer les yeux sur les difficultés d'une longue route et sur l'ennui qu'un long séjour chez les sauvages devait procurer immanquablement. Toutefois, comme je ne voulais pas manquer mon coup, je résolus de réunir tous les sauvages sur un lac dont on convint (le lac Sémitrié), et j'envoyai à cette fin deux jeunes gens en avant-coureurs pour convoquer les différentes bandes de Trakwel-Ot-Iné. Je partis deux jours après eux, c'est-à-dire le 9 mai.

Le froid était vif et piquant ; le lac, encore recouvert de neige et de glace, était aussi dur et présentait une surface aussi plane qu'une route départementale. Mes douze sauvages, précédés chacun d'un traîneau auquel étaient attelés quelques *guedets* maigres et efflanqués, s'élancèrent sur le lac comme un troupeau de moutons à la débandade. C'était à qui devancerait ses voisins. La joie rayonnait sur tous les visages ; ces pauvres gens étaient si fiers de posséder leur Père ; aussi quels soins ils prenaient de ma personne ! Il fallait voir comme ils m'invitaient à tout bout de champ à m'embarquer dans le traîneau qu'ils avaient mis à ma disposition. Lorsque je préférais me servir de leurs longues raquettes de six pieds,

quelque jeune sauvage avait bien soin de me désigner les endroits les plus battus, de crainte que je ne me fatiguasse trop en marchant dans la *neige folle*. En partant, ils avaient promis à l'officier anglais du fort Rae qu'ils me soigneraient comme la prunelle de leurs yeux et ils tenaient parole. Bien que je ne pusse pas alors suivre tout le fil de leur conversation, à cause de la grande divergence de leur idiome d'avec la langue *chippewayasse*, je comprenais toutefois qu'ils s'entretenaient de moi et du plaisir qu'auraient leurs compatriotes en voyant pour la première fois un blanc et un Prêtre.

Je n'abuserai pas de votre temps et de votre patience, mon bien-aimé Père, en vous faisant parcourir pas à pas l'itinéraire que je suivis du fort Rae au lac, où je rencontrai la peuplade Trakwel-Ot-Iné. Toutefois, comme j'ai donné à ces lacs et à ces montagnes, encore inconnus, les noms de personnes qui me sont chères à tant de titres, je me permettrai de vous faire connaître au moins leurs gisements.

Le soir de la première journée, nous arrivâmes à l'extrémité du lac aux Brochets (*Oultayé-t'-ie*), qui n'est, je crois, qu'une baie du grand lac des Esclaves, fermée par une multitude d'îlots. Nous choisîmes, pour camper, une petite crique, protégée par une montagne feldspathique parfaitement polie et dénudée, appelée *Wiyézatla* Mais si nous étions à l'abri du vent, par contre, nous trouvâmes en ce lieu une telle abondance de neige, que notre campement, bien qu'il eût deux pieds de profondeur, se trouva bientôt élevé de deux autres pieds au-dessus du feu, qui avait creusé la couche de neige, de telle sorte que nous souffrîmes du froid durant toute la nuit. Le lendemain, avant le lever du soleil, le chef distribua des plumes d'aigle à tous ses jeunes gens, et nous reprîmes notre route, sans boire ni manger s'entend, car les vivres avaient été mis à *cache*, de distance en distance, et il fallait nécessairement arriver à la *cache* pour pouvoir prendre notre repas. Nous escaladâmes à la raquette une série de petites collines qui font suite au mont Wiyézatla, traversâmes le lac du Sabre (*Bes-tchéri-t'-ié*) et une enfilade de lagunes jusqu'à la rivière Fsan-t'-ié-dessé, que nous remontâmes quelque

temps. Cette rivière, qui sort du lac Marten (*Fsan-t'-Jé*), est marquée sur les cartes anglaises ; elle se jette dans cette baie du lac des Esclaves, appelée lac aux Brochets, mais les berges du fort Raé ne la remontent que l'espace de deux lieues, jusqu'au pied d'une belle chute d'eau, nommée Wok'-a-dès. C'est là que le traiteur du fort Rae vient s'aboucher avec les Trakwel-Ot-Iné chaque automne pour traiter de leurs fourrures et de leur viande. Ces Indiens ne descendent jamais plus bas vers le sud, parce que, leurs canots étant excessivement étroits et légers, ils ne pourraient effectuer avec eux la traversée du lac aux Brochets La rivière Fsan-t'-ié-dessé reçoit, vers le 115°30' longitude ouest (de Greenwich), la rivière Kia-go-t'-ié-dessé, que j'ai appelée du nom de S. Gr. Mgr Grandin ; vers son confluent, elle est à peu près de la largeur de l'Isère et est parsemée de chutes et de rapides. Elle traverse la solitude la plus affreuse que j'aie encore rêvée ; au loin comme auprès, à plus de six lieues à la ronde, le regard attristé n'aperçoit que des forêts dévastées par l'incendie, des marais recouverts de cendres, des mornes dénudés, des quartiers de granit rongés de mousse maculée de larges taches noires. Une ceinture de montagnes sombres entoure cette vallée d'un lugubre aspect, et la neige qui en forme le fond ne sert, par sa blancheur éblouissante, qu'à faire ressortir davantage la laideur du tableau. Ce panorama, digne des rivages du Styx, est coupé au nord-ouest par la nappe immobile et glacée du lac T'-émida-t'-ié (lac aux Gibecières) que forme la rivière Grandin. J'ai donné à ce dernier lac le nom de S. Gr. Mgr Faraud. Sa place sur la carte serait sous le parallèle du 63°2' de latitude nord et le 115°45' de longitude ouest. Sur les bords de ce lac, je vis des perdrix blanches à tête noire comme du jais.

E. Petitot, o. m.i.

(La suite au prochain numéro.)

